LES

PARASITES

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théatre-Impérial de l'Odéon (second Théâtre-Français), le 2 octobre 1865.

A MON PÈRE

Vous aurez bientôt quatre-vingts ans ! Permettez-moi de vous dédier cette œuvre comme un témoignage de mon profond respect pour votre vieillesse calme, simple et honorée. Si vous trouvez çà et là quelques bonnes pensées, attribuez-les à l'exemple que vous m'avez donné, et considérez-les comme des souvenirs d'enfance pieusement conservés par moi.

Ernest RASETTI.

LES

PARASITES

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

ERNEST RASETTI







PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1866

PERSONNAGES

LE DOCTEUR DE VILLIERS, 70 ans.......	MM.	LAUTE.
LE COMTE DE CASTELNEUF, 45 ans......		PAUL BONDOIS.
MAXIME ROLAND, sculpteur, 30 ans.......		VILLERAY.
OCTAVE LUBERT, artiste, 34 ans..........		THIRON.
HENRI PÉRIER, avocat, 32 ans............		FASSIER.
CASIMIR BARREAU, banquier, 50 ans......		ROMANVILLE.
ANTOINE, domestique du comte, 65 ans.....		CLERH.
LA COMTESSE VALENTINE DE CASTELNEUF, 25 ans..........................	Mmes	E. DOCHE.
RENÉE, fille du comte, issue d'un premier mariage, 18 ans........................		PETIT.
MADEMOISELLE MOREL, gouvernante du docteur, 45 ans..........................		MASSON.
MADEMOISELLE CLÉMENCE DE KERKERADEC, tante du comte, 65 ans.........		PICARD.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. Hippolyte Worms, régisseur général, au théâtre Impérial de l'Odéon.

LES

PARASITES

ACTE PREMIER

Un salon chez le docteur de Villiers, au rez-de-chaussée. — Porte au fond, fenêtre de chaque côté de la porte. — On aperçoit le jardin à travers les fenêtres. — Aux premier et deuxième plans, des casiers de naturaliste. — A terre, des pots de fleurs, des corbeilles remplies d'herbes sèches. — De tous côtés, cartons, plantes, animaux empaillés. — Fauteuils, divans, tables et chaises au premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE

MADEMOISELLE MOREL, BARREAU; ils sont assis vis-à-vis l'un de l'autre.

MADEMOISELLE MOREL.

Enfin, Casimir!

BARREAU.

Ne m'appelez donc pas Casimir... c'est agaçant... Et puis...

MADEMOISELLE MOREL.

Et puis?

BARREAU.

Le docteur n'aurait qu'à vous entendre.

MADEMOISELLE MOREL.

Vous avez raison.

BARREAU.

Ça me compromettrait.

MADEMOISELLE MOREL, froissée.

Ah!

BARREAU.

Et, voyez-vous, l'honneur d'un homme, d'un homme d'affaires...

MADEMOISELLE MOREL, soupirant.

Je sais ce que c'est.

BARREAU, majestueux.

C'est sacré !

MADEMOISELLE MOREL.

Eh bien, monsieur Barreau, je vous disais que c'était le ciel qui vous avait envoyé ici.

BARREAU.

Ce n'est pas le ciel, c'est l'atmosphère ; je viens chez le docteur à cause de ma névralgie.

MADEMOISELLE MOREL.

Vous ne resterez pas sourd aux cris d'une mère.

BARREAU, se bouchant les oreilles.

Je n'aime pas les cris, vous le savez.

MADEMOISELLE MOREL.

Je parle bas... Vous écouterez la voix du sang.

BARREAU.

La voix du sang ! Voilà encore une musique désagréable ! Les mélodrames vous ont pervertie !

MADEMOISELLE MOREL.

Mais vous n'avez donc pas de cœur ?

BARREAU.

J'ai un estomac, dont je souffre sept fois par semaine... chaque fois que je dine en ville... ça me suffit !

MADEMOISELLE MOREL.

C'est indigne !... Après nos serments.

BARREAU.

Bon ! voilà les serments à présent !... Pourquoi ne me parlez-vous pas aussi de nos feux ?... Les feux, les serments, la voix du sang... Quel style ! Laissez toute cette phraséologie à votre cabinet de lecture, et parlons raison.

MADEMOISELLE MOREL.

Soit !

BARREAU.

Raisonnablement, que me demandez-vous ?

MADEMOISELLE MOREL.

L'honneur de mon fils !

BARREAU.

Encore! Votre fils est un garnement de sept ans; il est au collége de Melun; bon air, nourriture saine et abondante... et il a l'honneur de me coûter douze cents francs par an... Après?

MADEMOISELLE MOREL.

Il est votre fils.

BARREAU.

Soit. Aussi, ai-je déjà fait pour sa mère tout ce qui était en mon pouvoir. En vous introduisant dans cette maison, grâce à la protection de mademoiselle de Kerkeradec, la tante du mari de ma nièce, j'ai pressenti que le sacrifice de vos années trouverait sa récompense dans une libéralité posthume du vieux docteur. Vous arriverez infailliblement à l'accomplissement de ce rêve chéri des gouvernantes de vieux garçons : un petit paragraphe testamentaire. Vous le voyez, Virginie, je n'ai jamais cessé d'être votre ami.

MADEMOISELLE MOREL.

Vous êtes plus encore, Casimir...

BARREAU.

Ne m'appelez donc pas Casimir...

MADEMOISELLE MOREL.

Vous êtes le père...

BARREAU.

De votre enfant! puisque c'est convenu. Eh bien, comme ami, il me reste un conseil à vous donner. Usez de la situation qui vous est faite, mais n'en abusez pas. Le docteur de Villiers est un excellent homme; de plus il est veuf, ce qui est encore une vertu; il a le bonheur, en fait de famille, de ne posséder qu'un neveu, lequel est parfaitement brouillé avec son oncle, ce dont je vous fais mon compliment...

MADEMOISELLE MOREL.

Que voulez-vous dire?

BARREAU.

Que cet innocent avocat attribue au papa de Villiers, grâce à des indiscrétions adroitement commises, des droits qu'il n'a pas sur le petit Julien; qu'il flaire, dans ce bambin, un cohéritier gênant, et qu'enfin vous avez eu soin de cultiver cette illusion pour éloigner définitivement le neveu et devenir ainsi tout à fait maîtresse de la position.

MADEMOISELLE MOREL.

Ah! Casimir, vous ne me connaissez pas.

BARREAU.

Ne m'appelez pas Casimir, je vous en prie! Mais si, je

vous connais, et c'est pour cela que je vous engage à laisser à ce neveu une part convenable dans l'héritage. Parce que, voyez-vous, Virginie, un testament c'est comme le verre, ça se casse.

MADEMOISELLE MOREL, relevant la tête.

Les morceaux en sont toujours bons.

BARREAU.

A la bonne heure! voilà parler en personne sensée.

MADEMOISELLE MOREL.

Mais notre Julien n'aura donc pas de nom?

BARREAU, finement.

Bah! il s'appellera peut-être de Villiers... vous en êtes bien capable. Comprenez donc que ma fortune n'est pas encore faite... Je suis dans les affaires. J'ai besoin de la protection de M. de Castelneuf! le comte de Castelneuf!... le mari de ma nièce Valentine! Si je reconnaissais Julien, ce qui ne serait pas pratique, je serais forcé de vous épouser, ce qui serait ridicule! et ma nièce me mettrait à la porte! De plus, je perdrais l'appui de son mari dans ma grande affaire: Société générale des bateaux sous-marins, pour l'exploitation des lacs de naphte de l'Asie-Mineure, capital vingt millions; gérant: Casimir Barreau! Attendez au moins que j'aie géré!... Je gérerai si bien qu'un jour... plus tard... à l'heure de la grande liquidation, vous verrez si j'avais des entrailles de père.

MADEMOISELLE MOREL.

Ah! Casimir!

BARREAU.

Pour Dieu! ne m'appelez pas Casimir! et en attendant... Mais voici le docteur... chut!

SCÈNE II

LES MÊMES, LE DOCTEUR, entrant du fond; il a un pot de fleurs sous chaque bras.

BARREAU, allant vers lui les mains tendues.

Eh! voilà ce cher docteur! Le teint frais, la mine rosée.

LE DOCTEUR, lui faisant signe qu'il a les mains embarrassées.

Pardonnez-moi si je ne vous serre pas la main, vous comprenez...

BARREAU.

Voulez-vous que je vous aide?

LE DOCTEUR se recule et va à droite déposer ses pots, mademoiselle Morel l'aide.

Non! diable! ne touchez pas à ces fleurs! j'y tiens plus qu'à la prunelle de mes yeux. (Il rit doucement, dépose ses deux pots et s'occupe de les placer sur un meuble.) Vous permettez? (Il prend à droite une carafe et arrose les deux pots.) Elles ont soif.

BARREAU.

Ce sont donc des fleurs rares?

LE DOCTEUR.

Non. Elles sont de la famille des Parasites.

BARREAU, riant.

Famille nombreuse.

LE DOCTEUR.

Moins nombreuse que chez les animaux, et surtout que chez les hommes.

BARREAU.

Un trait de méchanceté, docteur?

LE DOCTEUR.

Une vérité. Tenez, regardez ces oiseaux empaillés, ces petits insectes renfermés sous verre, dans le casier. Tous ces animaux-là sont de la race parasite. Il y en a beaucoup, n'est-ce pas? Et cependant, Dieu sait combien il m'en manque encore!... Quant aux hommes, comme je ne peux pas les piquer sur un morceau de carton...

BARREAU.

Vous vous contentez de les étudier vivants?

LE DOCTEUR.

Mon Dieu, oui!... sans cela...

BARREAU.

Sans cela?

LE DOCTEUR.

Je vous clouerais-là, tout le premier, à la plus belle place.

BARREAU.

Moi?

LE DOCTEUR.

Oui, vous. Vous êtes de la famille, cher ami.

BARREAU.

Vous voulez rire, docteur.

LE DOCTEUR.

Nullement. Quelle est votre profession?

BARREAU.

Je fais des affaires.

LE DOCTEUR.

C'est cela! Vous êtes sans cesse à l'affût de toutes les idées nouvelles, de toutes les entreprises qui débutent, de toutes les inventions qui voient le jour. Vous vous emparez des idées des autres, et vous les exploitez au plus bas prix, bien entendu! Les entreprises, vous les aidez à la condition d'en absorber le produit. Parasite, mon cher, parasite! Vous ressemblez à ce monstre en miniature que vous voyez là, dans le coin à droite.

BARREAU.

Comment! je suis un monstre!

MADEMOISELLE MOREL, entre ses dents

Oh! oui.

LE DOCTEUR.

C'est un acarus! Si vous le regardiez au microscope, il vous épouvanterait!... Il a une gueule effroyable et il dévore une myriade de petits invertébrés qui ne sont ni assez forts ni assez adroits pour lui échapper. C'est comme vous. De plus, il est très-égoïste, toujours comme vous.

BARREAU.

Ah çà! docteur...

LE DOCTEUR.

Tenez! vous venez me rendre une visite ce matin... pour prendre des nouvelles de ma santé?

BARREAU.

Je suis votre ami.

LE DOCTEUR.

Sans doute! mais vous avez bien aussi quelque conseil à me demander?

BARREAU.

Non... oui... c'est-à-dire que je n'aurais pas été fâché...

LE DOCTEUR.

De prendre une petite consultation... en passant!... Voyons, qu'avez-vous? Mada..: mademoiselle Morel n'est pas de trop, par hasard?

MADEMOISELLE MOREL, se levant.

Du reste, je me retire... (Elle sort par la droite.)

BARREAU, la suivant.

Mais non... c'est inutile!... Elle ne m'écoute pas! (Revenant.) Docteur, voilà ce que c'est... J'éprouve des maux de tête, et le soir, par exemple...

LE DOCTEUR, l'interrompant.

Comment va madame de Castelneuf?

BARREAU.

Ma nièce? elle va assez bien. Je vous remercie.

LE DOCTEUR; il va à la table.

Et Maxime?

BARREAU.

Maxime Rolland, notre grand sculpteur? je l'ai rencontré hier chez madame de Castelneuf. Il a commencé son buste. Ce sera un chef-d'œuvre.

LE DOCTEUR.

Ah! il a commencé?

BARREAU.

Ainsi, le soir, par exemple...

LE DOCTEUR, l'interrompant encore et regardant avec précaution.

Et mon neveu?

BARREAU.

Henri? il était également hier au château. Je vous disais donc que le soir, par exemple...

LE DOCTEUR.

Je connais votre mal.

BARREAU.

Je ne vous ai encore rien dit.

LE DOCTEUR.

Vous prendrez...

BARREAU.

Surtout pas de drogues trop gênantes, docteur... Quand on est dans les affaires!...

LE DOCTEUR.

Vous prendrez cinq cents francs.

BARREAU.

Vous voulez m'envoyer aux eaux?

LE DOCTEUR.

Cinq cents francs en pièces de cent sous.

BARREAU, riant.

C'est lourd!

LE DOCTEUR, sérieux. Il retourne à la table et s'assied.

Vous irez dans les maisons dont voici les adresses. (Il lui remet un papier.) Vous monterez chaque fois au cinquième étage....

BARREAU.

Vous vous moquez de moi !

LE DOCTEUR.

Monter et descendre, ça fait transpirer; c'est excellent! Vous trouverez sur chaque palier une porte; vous entrerez, et sur le premier meuble que vous verrez à droite ou à gauche, vous déposerez trois ou quatre pièces d'argent... Ça vous soulagera d'abord, et ça soulagera ensuite mes malades indigents chez lesquels je vous envoie, et dont je vous remets présentement la liste.

BARREAU.

C'est tout ?

LE DOCTEUR.

Deux séances pareilles tous les mois, pendant un an, et vous serez radicalement guéri.

BARREAU, lui rendant le papier.

Je crois que je commence déjà à me porter mieux. (A part.) Il s'est moqué de moi, décidément. (Haut.) Adieu, docteur ; on vous reverra bientôt, chez ma nièce, j'espère. (Il sort par la gauche.)

LE DOCTEUR.

Vous pouvez y compter.

SCÈNE III

LE DOCTEUR, MADEMOISELLE MOREL ; elle apporte une tasse de thé sur un plateau.

MADEMOISELLE MOREL.

Voici votre thé, prenez-le tout de suite pendant qu'il est chaud. (Elle va à la table porter le thé.)

LE DOCTEUR, s'asseyant à la table.

Merci, madam... mademoiselle Morel... Pardon, je ne peux pas m'habituer à vous dire mademoiselle...Une femme de quarante-cinq ans !

MADEMOISELLE MOREL.

Quarante-deux, monsieur de Villiers.

LE DOCTEUR.

Tiens! il me semblait que vous m'aviez dit... Enfin! c'est égal, vous avez dû être très-bien!

MADEMOISELLE MOREL, aigrement.

J'ai toujours dédaigné les agréments extérieurs! ils donnent des pensées coupables!

LE DOCTEUR, savourant son thé..

Coupables! coupables! Excellente madame Morel, j'ai remarqué que les femmes qui se vouaient à... une résignation perpétuelle, devenaient acariâtres et parfaitement désagréables. Ne vous agitez pas frénétiquement sur votre chaise, je fais une exception en votre faveur.

MADEMOISELLE MOREL.

Et en faveur aussi... j'espère, de ma noble protectrice, mademoiselle de Kerkeradec?

LE DOCTEUR, gravement.

Mademoiselle de Kerkeradec échappe à toute critique de ce genre par la grandeur de son caractère : elle va jusqu'aux extrêmes dans des idées que nous appelons, nous, des préjugés; mais c'est une haute figure devant laquelle je m'incline... bien que je ne la comprenne pas toujours!

MADEMOISELLE MOREL.

Qu'est-ce que M. Barreau avait donc à vous dire?

LE DOCTEUR.

Barreau? je l'ai presque poussé dehors. Il m'ennuie.

MADEMOISELLE MOREL.

Vous devriez bien fermer votre porte à toute cette foule d'importuns qui vous assiégent.

LE DOCTEUR.

Ma chère amie, la porte d'un médecin est comme la porte d'une église; elle doit toujours rester ouverte.

MADEMOISELLE MOREL; elle se lève.

Comme vous voudrez. (Fouillant dans son tablier.) A propos, j'oubliais de vous donner une lettre que le facteur vient d'apporter.

LE DOCTEUR, examinant la lettre.

Le timbre de Montgeron! C'est du comte de Castelneuf... La comtesse est souffrante... maladie nerveuse...

MADEMOISELLE MOREL.

Vous allez sortir dans l'état de faiblesse où vous êtes?

LE DOCTEUR.

Calmez-vous! d'abord je me porte à merveille aujourd'hui! Et puis d'ailleurs, le comte, qui a appris mon état de santé, m'annonce sa visite et celle de Valentine. Dites-moi, madame Morel, vous êtes parfois oublieuse... est-ce que vous n'avez pas négligé de m'annoncer la visite de quelqu'un?

MADEMOISELLE MOREL.

C'est juste. M. Rolland a envoyé hier demander de vos nouvelles.

LE DOCTEUR.

A la bonne heure! son silence m'étonnait. Celui-là m'aime bien.

MADEMOISELLE MOREL.

Vous n'êtes pas la personne qu'il aime le plus.

LE DOCTEUR, se retournant.

De qui voulez-vous parler ?

MADEMOISELLE MOREL.

De la nièce de M. Barreau. Ce n'est pas un mystère ! Tout le monde sait que M. Rolland était amoureux d'elle autrefois, et que malgré cela il n'a pas voulu l'épouser, parce qu'elle n'avait pas assez de fortune.

LE DOCTEUR, haussant les épaules.

Conte en l'air !

MADEMOISELLE MOREL.

Du moins, c'est ce que prétend M. Barreau qui, dans le fond, n'a pas été fâché du refus, puisqu'il a eu le bon esprit de marier sa nièce à M. de Castelneuf, et d'en faire une grande dame.

LE DOCTEUR, un peu impatient.

C'est bien ! c'est bien! je sais tout cela. Seulement, vous vous trompez, madame Morel. Maxime n'a pas reculé devant la pauvreté de Valentine! Il a eu peur du mariage ! Il a fait, comme de nos jours font tant de jeunes gens. Il a voulu rester libre, indépendant, sans souci pour le présent, sans charges pour l'avenir! Il n'a pas compris que le bonheur était à côté de lui et qu'il n'avait qu'à étendre la main pour le saisir. (A part.) La méchanceté prête de la clairvoyance aux vieilles filles ! (Mademoiselle Morel va à droite ranger; elle prend le plateau et sort par le premier plan à droite.) Comment cela finira-t-il? (Mademoiselle Morel rentre de la droite.) Mademoiselle Morel, Henri n'est pas venu?

MADEMOISELLE MOREL.

Votre neveu M. Périer?... Je ne l'ai pas vu.

LE DOCTEUR.

Il travaille tant !

MADEMOISELLE MOREL.

C'est un ingrat !

LE DOCTEUR.

Et puis, il est amoureux!

MADEMOISELLE MOREL.

De mademoiselle Renée, la fille de la première femme de M. le comte de Castelneuf, et il passe tout son temps au château. Il n'y a pourtant pas loin de Montgeron à Villeneuve-Saint-Georges!

LE DOCTEUR, à part.

Et il me sait malade depuis huit jours... Bast! (Il se lève, essuie ses lunettes et prend un petit carton sur la table.) Henri déteste mademoiselle Morel... il a peur de ce qu'il appelle ma faiblesse et il me boude.

MADEMOISELLE MOREL.

Qu'est-ce que vous regardez donc là, avec tant d'attention?

LE DOCTEUR.

Un chalcis tout reluisant d'or! Tenez, voyez-vous, madame Morel, suivant Pujet et Marcel de Serres, ces petites bêtes-là s'introduisent dans l'œuf d'une phalène et y trouvent une nourriture suffisante pour permettre à leur héritier légitime d'y parvenir à son développement complet. Vous ne trouvez pas cela très-curieux, mademoiselle Morel?

MADEMOISELLE MOREL.

Je n'ai pas étudié l'histoire naturelle... (A part.) Vieil égoïste, il n'a d'yeux que pour ses bêtes.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MAXIME, OCTAVE LUBERT.

MAXIME, entrant.

La maison du bon Dieu. Tu vois, mon cher Octave! tout est ouvert ici.

LE DOCTEUR.

Tiens, c'est Maxime! Justement, je parlais de vous, grand mauvais sujet.

MAXIME.

Vous m'injuriez, très-bien! vous vous portez mieux!

MADEMOISELLE MOREL, à part, s'en allant.

M. Maxime Rolland! et ce petit gros-là qui se balance comme une potiche chinoise, qui est-ce encore? Il vient trop de monde dans cette maison-ci. (Elle sort par la droite.)

MAXIME.

Mademoiselle Morel, je suis votre humble... Bon! je la mets en fuite. Après ça, Octave, c'est peut-être toi qui l'effarouches! Docteur, laissez-moi vous présenter la fleur des

pois de nos gentilshommes de lettres. Octave, baisse ton regard invincible, tu as devant toi M. de Villiers, mon meilleur ami, mon second père.

LE DOCTEUR, lui serrant la main.

Merci, Maxime.

MAXIME, au docteur présentant Octave.

Et vous, docteur, tendez votre main, c'est un ami, Octave Lubert, mon camarade de collége; de plus, un artiste.

LE DOCTEUR, prenant la main d'Octave.

Un sculpteur, sans doute?

OCTAVE.

Sculpteur....

MAXIME, l'interrompant.

Sculpteur, peintre, dessinateur, musicien, poëte, romancier par accident, financier par aventure, savant si l'on veut, critique quand on ne le veut pas, son cerveau est comme la foire de Saint-Cloud, on y vend de tout!

LE DOCTEUR, souriant.

Je comprends, monsieur est un artiste amateur.

OCTAVE.

En effet... ma spécialité est d'être... bon à tout.

LE DOCTEUR, à part.

Et propre à rien! (Regardant les insectes.) Allons! encore un! encore un! (Il remonte au fond, il retourne à ses plantes.)

MAXIME, au docteur.

Ah çà! docteur, je vous vois causer avec vos sauterelles et vos artichauts... Est-ce que nous vous dérangeons?

LE DOCTEUR.

La preuve, Maxime, que vous ne me dérangez pas, c'est que je ne me gêne point... comme vous voyez.

OCTAVE, au docteur.

Ah! vous avez là une belle collection entomologique et de plus vous êtes ornithologue, j'aperçois des oiseaux.

LE DOCTEUR.

Dites aussi que je suis herboriste, car voici des plantes.

OCTAVE.

Ah! docteur, j'aurais dit botaniste! Je ne suis point un profane dans la matière... comme Maxime. Ainsi, tu vois ces plantes qui ne sont pas des artichauts, comme tu le prétends. Sais-tu combien il peut y en avoir? quarante-quatre mille, mon bon, dont six mille agames et trente-huit mille phanérogames!!. Elles sont annuelles, bisan-

nuelles, vivaces, aquatiques, grasses, grimpantes, sarmenteuses, aromatiques, vénéneuses, tinctoriales, gra...

MAXIME, l'interrompant.

Assez, tu vas t'étrangler.

OCTAVE.

Passons aux insectes ! Voici les coléoptères, les orthoptères; ici les hémiptères, là, les névroptères; et puis les hyménoptères, les lépidoptères, les riptères...

MAXIME, l'interrompant.

Et veux-tu bien te taire ?

OCTAVE.

Enfin, les parasites, les...

LE DOCTEUR.

Arrêtez-vous là !

MAXIME.

Te voilà classé !

OCTAVE.

Moi ?

MAXIME.

Le docteur n'en fait jamais d'autres; il range comme cela tous ses amis par catégories. Moi-même, je suis sûr que je n'y ai pas échappé. N'est-ce pas, docteur, je suis classé?

LE DOCTEUR.

Voulez-vous voir votre espèce? (Le menant à droite devant un oiseau empaillé.) Regardez.

MAXIME.

Qu'est-ce que c'est que cet oiseau noir? Un perroquet du Malabar?

OCTAVE, riant.

Un coucou !

MAXIME.

Je ne suis pourtant pas maigre comme...

LE DOCTEUR.

Au physique, je vous fais grâce de la ressemblance; mais vous lui ressemblez complétement au moral.

MAXIME.

Comment, j'ai le moral du coucou !...

LE DOCTEUR, grave.

C'est un oiseau triste, solitaire, égoïste ! Il vit seul, il aime au hasard, il a l'indifférence de la famille. Quand ses amours éphémères ont porté fruit, il dépose ses œufs dans

le nid d'un geai ou d'un ramier. Il met ses enfants en nourrice chez ses voisins et ne les reprend pas! C'est un parasite!!

MAXIME.

Je vous avoue que je ne comprend pas très-bien...

LE DOCTEUR.

Vous avez trente ans et vous vivez seul, comme lui! vous dédaignez la famille comme lui! vous êtes sombre comme lui! et vous aimez au hasard comme lui!

OCTAVE, riant.

Et peut-être cherches-tu à emprunter le nid d'un voisin... encore comme lui!

MAXIME, rire forcé.

Ah! ah! le docteur reprend son éternel chapitre... Voyons, cher ami, vous voulez donc ma mort? Qu'est-ce que je vous ai fait?

LE DOCTEUR.

Ce que vous m'avez fait? Vous ne vous êtes pas encore marié. Voilà!

OCTAVE.

Et c'est à cause de cela... Ah! ah! docteur, docteur, les artistes ne se marient pas.

LE DOCTEUR.

Et pourquoi donc cela, monsieur?

OCTAVE.

Pourquoi? vous me demandez pourquoi?... Mais, mille sangliers l'épée à la main! ces choses-là se comprennent d'elles-mêmes! Le mariage est une institution destinée spécialement aux bourgeois comme les bancs de la petite Provence sont faits pour les rentiers et les valétudinaires... parce que le génie s'étiole au murmure du pot-au-feu!... parce que l'inspiration se bouche les oreilles en entendant les criailleries des marmots!... parce qu'on ne fait pas de chefs-d'œuvre au milieu des confections de cornichons et de confitures de groseilles!!

LE DOCTEUR.

Vous avez tout dit?

OCTAVE.

Pas seulement la cent millionnième partie de ce qui me reste à dire! Le mariage!...

LE DOCTEUR, l'interrompant.

Tenez-vous en là, et gardez vos mots douteux pour le livre que vous devez faire! Et c'est avec de pareilles rapsodies,

avec des haillons de phrases toutes faites qui ont traîné dans tous les romans mort-nés, avec des lieux-communs édentés, que vous raillez l'humanité dans ce qu'elle a de vivant, de légitime et de sacré! Mais cette inspiration que vous appelez toujours et qui, heureusement pour vous, ne vient jamais, n'est qu'une courtisane vulgaire! Pour lui faire balbutier quatre rimes plates, il lui faut les excitants les plus corrosifs! C'est une créature stupide, abrutie, qui chante d'une voix éraillée l'ignoble chanson de l'absinthe! une muse verte qui sue le poison et sent le grabat! qui livre votre imagination à des débauches énervantes dont une partie des productions contemporaines, Mémoires de celle-ci, Confessions de celle-là, ne sont que les enfantements monstrueux!!

OCTAVE.

Très-bien! allez toujours, fulminez! Pourquoi ne dites-vous pas tout de suite que c'est nous qui inventons les veaux à deux têtes!

LE DOCTEUR.

Vous ne vous apercevez pas que vous détruisez le corps et que vous tuez l'âme! vous fuyez cette existence honorée, simple, laborieuse et douce, qui vous est offerte à chaque pas! Et vous riez tout haut vos rires indécents! vous vous moquez des esprits bien portants, des cœurs honnêtes qui ont accepté cette vie que vous ne voulez pas comprendre. Cela dure dix ans, vingt ans; puis, un jour, il fait froid dans votre chambre, vous vous sentez triste; les compagnons des plaisirs d'autrefois les renient ou en sont morts! Mélancolique, vous vous allongez devant un feu qui ne petille plus dans l'âtre... vous regardez autour de vous... personne! et vous grelottez d'un froid étrange! le manteau de plomb des égoïstes vous serre les épaules. Vous vous levez, et vous apercevez dans la glace votre visage pâle et amaigri!... Vous n'avez même pas la couronne du vieillard, l'auréole des cheveux blancs! Votre front ridé est honteusement chauve! Alors, si vous avez été une nature solide, s'il vous reste un lambeau de mémoire... châtiment horrible! vous vous souvenez! le passé vous parle et il vous accuse! vous essayez de lui répondre, avocat vieilli d'une cause perdue!.. la parole hésite dans votre gorge et vous ne trouvez qu'un sanglot!

OCTAVE, se mouchant.

Mais, docteur, permettez-moi... (A part, voyant que le docteur va continuer.) Ah! au diable!

LE DOCTEUR.

Non! non! vous m'entendrez jusqu'au bout. Avant d'arriver à cette vieillesse sans affections, sans enfants, parfois vous

groupez autour de vous des affections bâtardes!... Une famille d'emprunt! Vous suivez l'exemple de Maxime.

MAXIME.

Mon exemple!

LE DOCTEUR.

Vous êtes jeune encore, vous avez le feu dans les yeux, la flamme dans le cœur! on vous croit du talent, vous en aurez si vous ne l'assassinez pas lâchement dans le guet-apens de la débauche. Le monde vous sourit... Passe une pure jeune fille, blanche comme une aurore, fraîche comme un printemps, vous lui parlez d'amour; la musique est douce!!.. Confiante, heureuse, rougissante, elle vous écoute... puis un soir, prise au charme, accablée de bonheur, elle vous tend la main et dit: Je suis à vous... je suis à vous, mais pour toute la vie!

MAXIME, ému.

Ah! de grâce!...

LE DOCTEUR.

Pour toute la vie? allons donc! Et vous lui répondez, à cette vierge: Je suis un artiste, moi! il me faut l'air, l'espace, la liberté!

MAXIME.

Sérieusement!... je vous en prie...

LE DOCTEUR.

Alors la jeune fille met la main sur son cœur, étouffe ses larmes et tient parole à sa mère! Elle suit les leçons chastes qu'elles a reçues, bannit l'insensé de sa mémoire, l'ingrat de son cœur, et comme elle sait que la vie est un devoir, que chacun a sa tâche ici-bas, dont il doit compte, elle choisit un autre bras pour s'appuyer!... Elle se marie! l'honnête jeune fille devient une honnête mère de famille! (A Octave.) Étude de pot-au-feu! n'est-ce pas, monsieur?

OCTAVE, à part.

Ouais!... jamais Maxime ne m'avait rien dit de cette idylle.

MAXIME, affectant un air railleur.

En vérité, docteur, je ne sais pas pourquoi vous réveillez tous ces souvenirs qui sont morts aujourd'hui, et que vous avez certainement mieux gardés que moi.

LE DOCTEUR.

Mieux gardés que vous! Soyez homme, Maxime, et ne vous mentez pas à vous-même. Est-ce qu'on peut prendre à deux mains son premier amour et l'étouffer brutalement? Le plus pur de votre vie, c'est ce chaste amour de votre

première jeunesse! Il est vivant, et d'autant plus vivant, qu'il s'est nourri des irritations du passé, de la solitude du présent; il a grandi dans vos regrets; il est vivant, car vous baissez la tête... car je devine... (Il indique son cœur; avec un sourire.) cachées là, des fleurs qui ont paré ses cheveux, que ses lèvres ont touchées peut-être, des fleurs que vous avez surprises, des fleurs fanées qui ont séché sur votre cœur et qui le brûlent comme du feu!! (Il s'avance vers Maxime; celui-ci porte vivement la main à sa poitrine et fait un pas en arrière.)

MAXIME, avec violence.

Eh bien! oui! c'est vrai, je l'aime! je l'aime encore, je l'aime toujours!

LE DOCTEUR, vivement.

Malheureux!

MAXIME.

Ah! docteur! quel moment avez-vous choisi pour remuer les cendres rouges de mon cœur!

LE DOCTEUR.

Tout moment est bon pour voir la vérité face à face, et celui-là est un lâche qui s'en détourne et la fuit.

MAXIME.

Ah! si je pouvais recommencer ma vie!

LE DOCTEUR.

Regret stérile! laissez le passé; regardez l'avenir!

MAXIME.

L'avenir?... vous avez raison. Tenez, docteur, je venais ici pour vous faire mes adieux!

LE DOCTEUR.

Vrai? bien vrai?... Embrasse-moi, mon enfant, embrasse-moi, car je t'aime comme un fils!

OCTAVE.

Nous allons à Rome.

LE DOCTEUR.

Oui, c'est cela, Maxime, réfugie-toi dans l'art, l'art et la science; cela en a consolé bien d'autres. Dans l'intimité des chefs-d'œuvre tu oublieras Valentine et tu nous reviendras grand homme!

MAXIME, tristement.

Si je reviens.

LE DOCTEUR.

Grand enfant, on revient toujours (A part et secouant la tête.) et de tout! (Haut.) Quand partez-vous?

MAXIME.

Nous devions partir hier, mais je n'ai pas voulu quitter la France sans vous embrasser, vous qui le premier m'avez dit : Courage ! nous partons ce soir même !

LE DOCTEUR.

Maintenant, je te dis : espoir. Mais attends-moi quelques instants, j'ai des amis en Italie, mes recommandations ne te seront pas inutiles. Et, dis-moi, es-tu lesté d'argent, veux-tu?...

MAXIME.

Ah! docteur... je suis riche... relativement... ma mère m'a envoyé ses économies.

LE DOCTEUR.

Ménage-les, la pauvre femme n'est pas riche! (A Octave.) Monsieur Octave?

OCTAVE.

Monsieur.

LE DOCTEUR.

Vous ne m'en voulez pas de quelques paroles un peu acerbes?... la vieillesse aime à gronder. Vous accompagnez Maxime ?

OCTAVE.

Pour quelques mois.

LE DOCTEUR, bas.

Au nom du ciel, ne l'abandonnez pas. Faites qu'il persévère dans sa résolution et même... tenez ! partez tout de suite!... dans un quart d'heure... s'il la rencontrait!... venez, je vous parlerai tout en écrivant. (A Maxime.) Je ne te demande que cinq minutes. (Il sort avec Octave par la droite.)

SCÈNE V

MAXIME seul, se promenant.

C'en est fait, j'ai fini mon rêve !... Le docteur a raison, l'art est le consolateur suprême. Ce fut la première passion de ma vie, désormais ce sera la seule!... (Il s'assied et s'accoude sur un guéridon.) Valentine ne m'a jamais aimé!... non ! j'ai été insensé de croire un instant que j'animerais cette statue!... j'ai voulu recommencer la fable du sculpteur antique. Mais le temps des déesses ne reviendra plus... Galathée n'était qu'une femme!... Ah! je l'ai bien aimée! bien aimée!... (Avec force.) et je l'aime encore! et si elle ne m'a pas aimé, c'est ma faute. — Le docteur a toujours raison ! De combien de dédains, de mépris, d'outrages ne m'a-t-elle pas

abreuvé depuis trois mois que je travaille à son buste!... Et c'est son mari qui m'a forcé de commencer ce buste-là! Ah! la terre était vivante sous mes doigts!... mais le modèle était de marbre!!

SCÈNE VI

MAXIME, VALENTINE.

VALENTINE, du dehors.

Si le docteur est occupé, ne le dérangez pas. J'attendrai M. de Castelneuf au salon.

MAXIME, se levant.

Cette voix!... c'est elle!... Valentine!

VALENTINE, entrant.

M. Maxime?... encore ici!

MAXIME, troublé.

Encore? ah! pardonnez-moi, madame, je...

VALENTINE.

Je n'ai rien à vous pardonner. Je vous croyais parti depuis hier. Le hasard me fait vous retrouver; c'est un maladroit! voilà tout.

MAXIME.

Ah! Valentine!

VALENTINE, hautaine.

Monsieur Rolland!

MAXIME.

Madame, pouvez-vous bien parler ainsi?!...

VALENTINE.

Pourquoi non? Nous nous sommes fait nos adieux hier, je vous ai alors sincèrement souhaité un heureux voyage; faut-il recommencer aujourd'hui? cela n'en vaut guère la peine! Je suis assurée qu'il ne vous arrivera rien de fâcheux en route. Maintenant on va à Rome aussi facilement qu'on allait à Orléans, il y a cinquante ans!

MAXIME.

Et vous ne songez pas que je ne vous reverrai peut-être jamais.

VALENTINE.

Mais si... nous vous reverrons un jour ou l'autre... célèbre et riche! Pouvez-vous désirer autre chose?

MAXIME.

La gloire! la richesse! et c'est là tout ce que vous croyez que mon cœur ambitionne!

VALENTINE.

Il me semble que ce sont deux buts suffisants à remplir la vie d'un artiste.

MAXIME.

Oh! non! ce n'est pas vrai! cette froideur est feinte!

VALENTINE.

Quelle froideur! je ne vous comprends pas.

MAXIME.

Vous ne comprenez pas!... vous ne comprenez pas que et vous aime plus encore que je ne vous ai jamais aimée, que cet amour est ma vie! et que je mourrai sous votre mépris!

VALENTINE, froidement.

Pourquoi vous mépriserais-je? J'ai pour vous une amitié solide. Mon mari fait grand cas de votre talent et je suis très-honorée de vous recevoir dans mon salon.

MAXIME.

Mais vous ne m'avez donc jamais aimé?

VALENTINE, se levant impassible.

Réellement... je ne le crois pas.

MAXIME, douloureusement.

Oh!

VALENTINE.

Je vous ai prié d'oublier des souvenirs bien effacés pour moi et qui tout d'un coup se sont réveillés én vous, je ne sais trop pourquoi! Je vous ai parlé en amie, sans me fâcher. Je crois qu'une honnête femme n'a pas besoin de se courroucer pour se défendre!... Je tenais beaucoup à ne pas troubler la tranquillité de mon mari... vous avez paru vous rendre à mes raisons. Vous partiez, disiez-vous, pour fuir cet amour... et vraiment! j'étais touchée de ce sacrifice. Et puis, point du tout! voilà que je vous retrouve! Au bout du compte, vous êtes libre, partez ou restez, à votre gré; seulement, une dernière fois!... et je parle très-sérieusement!... ne vous livrez plus à des espérances que je n'ai jamais autorisées et dont mon devoir serait de prévenir mon mari, mon mari qui va venir... que j'attends ici.

MAXIME.

Ainsi, vous ne vous souvenez de rien ?!!

VALENTINE.

Ah! si... je me souviens... mais comme d'un souvenir de pensionnaire... que dans la maison de mon oncle vous m'avez fait une cour de quelques mois!... Un jour vous n'êtes plus revenu! Nous avions échangé deux ou trois bouquets,

n'est-ce pas? et quelques lettres bien innocentes, Dieu merci! Vous voyez que j'ai bonne mémoire! Je crois même que vous êtes parti pour ne plus revenir, un soir où mon oncle Barreau, qui n'est pas très-versé dans l'art des périphrases, vous avait dit très-nettement : Quand demandez-vous la main de Valentine?

MAXIME.

Ah! je le vois, vous m'accusez ! parce que vous n'avez pas compris ma conduite!

VALENTINE.

Loin de vous accuser, je vous remercie. J'aurais pu vous aimer... plus tard... et comme j'étais pauvre... vous avez agi en honnête homme!

MAXIME.

Ah! j'étais pauvre aussi, moi! Ne pouvoir offrir, à celle qu'on aime, que la misère!... alors, j'ai lutté, j'ai travaillé, je me disais : Demain, je serai riche! demain elle sera à moi! et le lendemain vous étiez la femme du comte de Castelneuf!

VALENTINE.

Qui m'épousa par amour! et il est arrivé tout naturellement ceci : que je l'aime !

MAXIME, avec ironie.

Vous l'aimez?

VALENTINE, souriant tristement.

Vous ne croyez pas qu'on puisse aimer son mari? C'est juste, c'est une des idées favorites des célibataires!

MAXIME, après un silence.

Madame, je vous demande pardon!... et cette fois vous avez beaucoup de choses à me pardonner!... Oui!... j'ai cru, sot que j'étais!... que de même que la douceur de votre sourire inondait mon cœur de délices, la sincérité de mon amour vous avait touchée!... J'ai été naïf! j'ai reçu vos bouquets comme je vous ai donné les miens, croyant en notre amour!!... Ah! moquez-vous de moi!.. car j'ai été un amoureux de romances!... Et, tenez!... (Il sort un bouquet de sa poche de côté.) voici le dernier que j'ai reçu de vous. Madame de Castelneuf, je vous promets les respects auxquels votre vertu glaciale a droit, mais vous me permettrez bien de haïr de toutes les forces de mon cœur celle en qui j'ai cru, cette Valentine morte pour vous, que je n'oublierai jamais, moi! mais dont je maudirai toute ma vie le souvenir... (Il jette son bouquet.) Adieu, madame. (Il sort à droite. Valentine le suit des yeux un moment puis va ramasser le bouquet qui est tombé à terre ; elle le regarde quelques instants et le porte lentement à ses lèvres... puis elle s'affaisse sur le canapé en sanglotant. Le comte paraît au fond.)

SCÈNE VII

VALENTINE, LE COMTE.

LE COMTE, qui est entré depuis un instant.

Comtesse, vous pleurez?... Valentine, qu'avez-vous? vous souffrez?

VALENTINE.

Pardon, mon ami, ce n'est rien. Je suis un peu nerveuse!.. c'est ridicule!... J'attends le docteur... seule dans ce salon!.. je ne sais ce qui s'est passé en moi... mais vous voici, je suis heureuse... et je souris... Embrassez-moi! (Elle lui tend le front. Apercevant le docteur.) Ah! voici M. de Villiers.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE DOCTEUR, MAXIME, OCTAVE.

LE COMTE.

Docteur! docteur! venez vite... je ne sais ce qu'éprouve Valentine, je viens de la trouver fondant en larmes!...

VALENTINE, au comte.

Taisez-vous! (Le docteur prend le bras de Valentine, le comte est près d'eux.)

OCTAVE, derrière le canapé, à Maxime, bas.

Serait-ce, par hasard, cette Valentine pour laquelle tu soupiras jadis?

MAXIME.

Tais-toi! (A part.) Elle pleurait! elle m'aime! Je reste!

ACTE DEUXIÈME

Une salle du château de Montgeron chez le comte de Castelneuf. — Vitrage découpé en arabesques. — Ameublement riche. — Portes latérales et porte au fond. — Canapé, chaises, fauteuils. — A droite, premier plan, une selle de sculpteur supportant un buste de femme caché par un voile d'étoffe. — Fleurs et plantes exotiques.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DOCTEUR, assis à droite, MADEMOISELLE MOREL.

LE DOCTEUR.

Ma chère mademoiselle Morel, je suis au château de Castelneuf...

MADEMOISELLE MOREL.

Depuis huit jours !

LE DOCTEUR.

Depuis huit jours! .. vous dites vrai... et j'ignore combien de temps encore ma présence y sera nécessaire... mais c'est un temps que je ne marchanderai certes pas !

MADEMOISELLE MOREL.

Et votre clientèle?... vos malades ?

LE DOCTEUR.

Ne guériront peut-être que mieux en mon absence !

MADEMOISELLE MOREL.

Cependant !...

LE DOCTEUR.

Assez sur ce sujet! Vous ne prétendez pas, je pense, m'imposer votre volonté?

MADEMOISELLE MOREL.

Dieu m'en préserve!... Je me suis dévouée corps et âme, je crois vous en avoir donné des preuves !...

LE DOCTEUR.

Que je n'aurai garde d'oublier !

MADEMOISELLE MOREL.

Je crains toujours que vous ne vous fatiguiez... Si vous tombiez malade ici! !... qui est-ce qui saurait vous soigner? ce n'est pas M. Henri !

LE DOCTEUR, haussant les épaules.

Bonjour! (Il remonte.) Quand Dieu voudra de nouveau châtier le monde, au lieu d'une pluie de sauterelles, il enverra une pluie de vieilles gouvernantes... la huitième plaie! (Il sort.)

SCÈNE II

MADEMOISELLE MOREL seule, se promenant avec agitation.

Sacrifiez vos belles années... semez le dévouement pour ne récolter que l'ingratitude! Du reste, les médecins n'ont pas de cœur, c'est connu! C'est son neveu, M. Henri Périer, ce méchant petit avocat sans causes, qui plaide contre moi près du docteur. Ah! mon pauvre Julien! mon pauvre Julien! j'ai bien peur que le testament nous échappe! Il ne te restera que le cœur de ta mère! Quelqu'un?... Casimir!

SCÈNE III

MADEMOISELLE MOREL, BARREAU, puis ANTOINE.

BARREAU, entrant tout effaré.

Casim... Encore vous! .. c'est agaçant!

MADEMOISELLE MOREL.

Vous êtes poli!

BARREAU.

Je suis furieux!

MADEMOISELLE MOREL.

Qu'avez-vous?

BARREAU.

Je veux parler à ma nièce, à Valentine... seule, ici, tout de suite!

MADEMOISELLE MOREL.

Mais... pourquoi ?

BARREAU.

Ça ne vous regarde pas.

MADEMOISELLE MOREL.

Vous avez des secrets pour la mère de votre enfant ?

BARREAU.

Oh! oui! (Appelant.) Antoine!

MADEMOISELLE MOREL.

Pauvre mère!

BARREAU.

Elle me crispe! (Il déchire une feuille de son carnet et écrit. Appelant.) Antoine! Antoine!

ANTOINE, arrivant en se traînant.

Vous m'avez appelé, monsieur?... Je vous demande pardon... mais vous comprenez, mon rhumatisme...

BARREAU.

C'est bien! portez ce pli à madame la comtesse.

ANTOINE.

Je vais le remettre à Baptiste, parce que vous comprenez... mon rhumatisme... (Il s'éloigne.)

BARREAU.

Ah! en voilà encore un qui m'agace avec son rhumatisme!

ANTOINE, revenant.

Monsieur, j'ai habité soixante ans la Bretagne!... c'est un pays très-humide!... j'ai toujours servi mademoiselle de Kerkeradec avec fidélité!... j'ai acquis, je pense, le droit d'être traité avec ménagement!

BARREAU, le repoussant.

C'est bon, c'est bon, allez. (Antoine sort par le fond.)

MADEMOISELLE MOREL.

Maintenant, voulez-vous m'écouter?...

BARREAU.

Non! non! mille fois non!

MADEMOISELLE MOREL.

Monsieur, cette façon d'agir est infâme, surtout envers une femme!

BARREAU.

Quel style!

MADEMOISELLE MOREL.

Et vous regretterez un jour...

BARREAU.

Ah! je regrette déjà...

MADEMOISELLE MOREL, avec dignité.

Monsieur! je me retire!

BARREAU.

Ouf!

MADEMOISELLE MOREL, sortant et désignant une porte à gauche. A part.

D'ici, j'entendrai tout.

SCÈNE IV

BARREAU, seul, se promenant avec agitation.

Oh! la Bourse! la Bourse! Saturne qui dévore ses enfants! Minotaure qui demande chaque jour de nouvelles victimes!.. Baisse complète sur les achats de la compagnie générale des bateaux sous-marins!... Ruiné! perdu! exécuté! si je ne trouve pas 30,000 francs pour liquider mes différences!... Un si beau coup! J'achetais pour revendre, puis je revendais pour acheter, c'était bien simple... crac! un télégramme, arrivé de Constantinople, renverse toutes mes combinaisons!.. le shah de Perse a dîné au sérail et l'on sait qu'il est opposé à la société française pour l'exploitation des huiles de naphte, de là... patatras... Oh! ces Perses, ils n'en font jamais d'autres!... Valentine, enfin!

SCÈNE V

VALENTINE, BARREAU, puis MADEMOISELLE MOREL.

VALENTINE.

Que me voulez-vous, mon oncle?

BARREAU.

Mon enfant, je suis perdu!

VALENTINE.

Vous avez besoin d'argent?

BARREAU.

Ma nièce, tu m'as compris... embrasse-moi! (Il lui tend les bras.)

VALENTINE.

Je n'en ai pas!

BARREAU, s'arrêtant.

Pas d'argent! Valentine, vous vous souvenez de tout ce que j'ai fait pour vous?... votre avenir que j'ai assuré par un beau mariage!

VALENTINE.

Vous me l'avez déjà rappelé quatre fois, dans des circonstances analogues.

BARREAU, avec douleur.

Ah! pourquoi faut-il que je sois encore contraint d'avoir recours à ton inépuisable bonté? Valentine, il y va de l'honneur de ton oncle... Regarde ces cheveux blancs que je t'ai appris à vénérer; veux-tu qu'ils soient souillés? Non! Tu ne le veux pas, n'est-ce pas?... hum! J'ai besoin de 30,000 francs (A part.) Elle ne s'attendrit plus... diable!

VALENTINE.

Je vous le répète, je ne les ai pas.

BARREAU.

Mais... ton mari!

VALENTINE.

M. le comte m'a déclaré il y a deux mois, lorsqu'il vous a prêté les 60,000 francs pour la constitution de votre société qui pouvait vous rendre millionnaire...

BARREAU, vivement.

Elle le peut toujours!

VALENTINE.

Qu'il ne fallait plus compter sur lui!

BARREAU, d'un ton lamentable.

C'en est fait; alors, Valentine, tu auras contemplé les traits chéris de ton oncle pour la dernière fois! (Il remonte.)

VALENTINE.

Voyez mon mari, peut-être que...

BARREAU.

Eh! ce diable d'homme... il est excellent, mais il m'intimide... parle-lui d'abord, j'irai le trouver ensuite.

VALENTINE.

Eh bien! revenez demain... j'aurai parlé! Au revoir! Je vous prie de m'excuser de vous quitter si vite, je suis un peu souffrante.

BARREAU.

Toi! tiens, tu es un ange! Valentine, je te réserve une part dans les dividendes! (Il sort majestueusement.)

SCÈNE VI

VALENTINE, seule.

Quel supplice! C'est lorsque j'ai la tête en feu, que je souffre, que j'ose à peine regarder mon mari en face, tant j'ai peur de moi-même, que je vais aller lui demander... Ah!

que cette journée me semble longue!... Demain, il sera parti... ce buste est fini! Demain je serai libre, nul prétexte ne le retient plus au château... Allons, courage! le calme va renaître dans mon cœur.

SCÈNE VII

VALENTINE, MAXIME.

MAXIME.

Valentine!

VALENTINE.

Lui!

MAXIME.

J'étais là... j'attendais que vous fussiez seule pour entrer.

VALENTINE.

Que me voulez-vous?

MAXIME.

Vous voir, vous dire que je vous aime...

VALENTINE, très-agitée.

Mais moi je ne vous aime pas.

MAXIME.

Vous m'aimerez!

VALENTINE.

Jamais!

MAXIME.

Cela sera!

VALENTINE, riant.

Ah! ah! ah!

MAXIME.

Vous riez comme vous pleuriez l'autre jour. Vous ne me tromperez plus... je sais que vous m'aimez, vous me l'avez dit.

VALENTINE.

Moi?

MAXIME.

Vous me l'avez écrit!

VALENTINE.

La jeune fille...

MAXIME.

La jeune fille disait vrai... (Le docteur paraît au fond.) c'est la femme qui dissimule.

VALENTINE, aux éclats.

Ces lettres, il me les faut, je les veux!

MAXIME.

Je les garde!

VALENTINE.

Monsieur! monsieur! par grâce! par pitié!

LE DOCTEUR, entrant.

Vous m'avez appelé, madame!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

VALENTINE.

Ah! docteur!... c'est Dieu qui vous envoie!

LE DOCTEUR, bas à Valentine.

Remettez-vous... On vient! (Renée paraît au fond.)

VALENTINE, se remettant peu à peu.

Vraiment!... on a osé vous refuser un groupe au salon dernier, monsieur Maxime?! vous qui avez tant de talent!... Oh! vous prendrez votre revanche l'an prochain avec vos œuvres de Rome... Ah! c'est toi, Renée?

SCÈNE IX

LES MÊMES, RENÉE.

VALENTINE, à Renée.

Tu as l'air d'être embarrassée... (Souriant.) Tu cherches quelque chose?

RENÉE, rougissant.

Moi? non... je...

VALENTINE, l'embrassant au front.

Alors, c'est quelqu'un. (Renée baisse la tête.)

LE DOCTEUR.

Venez, Maxime, notre présence gêne ces dames. (Il remonte.)

MAXIME.

Je vous suis... (Saluant Valentine et Renée.) Madame, mademoiselle! (Il sort.)

LE DOCTEUR, baisant Valentine au front.

Vous permettez?...

VALENTINE, bas.

Je vous devrai tout!... (Le docteur et Maxime sortent.)

SCÈNE X

VALENTINE, RENÉE.

VALENTINE, allant à Renée.

Eh bien! Renée, tu ne parles pas? tu n'as rien à me dire?

RENÉE, vivement.

Non, rien!

VALENTINE, s'approchant d'elle.

Rien... et M. Henri!...

RENÉE.

Je vous jure que...

VALENTINE, lui donnant une petite tape sur la joue.

On ne me tutoie plus?

RENÉE, lui sautant au cou.

Oh! je t'aime tout plein! (Elles s'asseyent toutes deux à gauche, Renée sur la chaise basse et Valentine sur le fauteuil.)

VALENTINE.

Tu m'aimes, dis-tu, Renée?

RENÉE.

Comment ne t'aimerais-je pas?... Tu es belle, tu es bonne, mon père t'adore et c'est comme toi que je rêve ma mère que je n'ai jamais connue!...

VALENTINE.

Chère fille!... Eh bien! alors, il ne faut pas avoir de secrets pour moi... Je ne veux pas en avoir pour toi non plus.

RENÉE.

Tu as un secret?

VALENTINE.

Non! Puis-je en avoir?... Toute ma vie n'appartient-elle pas à ton père? mais...

RENÉE.

Dis.

VALENTINE.

Écoute... mais tu te tairas avec tout le monde!

RENÉE.

Oui.

VALENTINE.

Bien vrai?

RENÉE, riant.

Veux-tu un gage ?

VALENTINE, avec tristesse.

Tu ris de tout... tu es heureuse !

RENÉE.

De quel air tu me dis cela !

VALENTINE.

Tu sais que c'est aujourd'hui ma fête...

RENÉE.

Et tu es triste ?

VALENTINE.

Non! je suis malade ! Le docteur l'a bien deviné... je lui ai ri au nez... mais il a raison, je suis nerveuse... depuis quelque temps ces crises de mélancolie me prennent ; j'ai des peurs étranges... le bruit seul d'une porte qui s'ouvre me fait tressaillir... Aujourd'hui, jour de ma fête, je ne veux attrister ni ton père ni nos amis qui sont venus me complimenter et c'est pourquoi j'affecte une tranquillité que je n'ai pas !

RENÉE.

Tu me fais peur !

VALENTINE.

Oh ! le mal n'est pas si grave qu'il faille s'en effrayer ! Je suis peut-être plus capricieuse que malade... Aussi, par caprice seulement, je te prie de me tenir compagnie toute cette journée, de ne pas me quitter d'un instant, d'un seul... nous causerons de ce que tu voudras, jusqu'à ce soir... cela ne t'ennuieras pas ?

RENÉE.

Je crois bien ! d'ordinaire, c'est toi qui me renvoies toujours et tu restes des heures entières à songer comme un philosophe.

VALENTINE, riant.

Folle, va !

RENÉE, apercevant Henri qui s'avance par le fond.

Ah ! (Elles se lèvent.)

VALENTINE, souriant.

Cette fois, c'est toi qui as peur !

RENÉE.

Oh ! non !

SCÈNE XI

Les Mêmes, HENRI, avec un bouquet de roses. Henri s'incline devant Valentine et Renée et se tient à l'écart.

VALENTINE.

Mais approchez donc, monsieur Henri... vous êtes timide ?... un grand jeune homme !... Vous vous taisez ! un avocat !... Que cachez-vous donc ?... montrez ?...

HENRI.

Quelques roses cueillies en traversant le parc... voulez-vous me permettre de vous les offrir ?...

VALENTINE.

Vous êtes très-galant ; je les accepte, merci ! (Elle les prend ; remarquant le dépit de Renée et les regardant tous les deux.) Oh ! mais, je ne sais pas trop si je dois les garder.

HENRI.

Pourquoi me feriez-vous la peine de me les rendre ?...

VALENTINE, regardant Renée.

C'est que je ne suis pas bien sûre qu'elles me fussent destinées. (Un silence.) Vous ne répondez pas ?...

HENRI, avec embarras.

Pardonnez-moi, madame... mais je suis venu pour entretenir M. de Castelneuf de ses affaires... et...

RENÉE, vivement, avec colère.

Et vous le trouverez monsieur, au bout du parc, en compagnie de votre oncle M. de Villiers.

HENRI.

Alors je me retire. Je reviendrai plus tard, je ne voudrais pas les déranger.

RENÉE.

Et surtout rencontrer votre oncle, avec lequel vous vous obstinez à rester fâché... Oh ! je l'ai bien remarqué, moi ! Il faut, monsieur Henri, que vous ayez un bien vilain caractère ! Un bon vieillard qui m'a mise au monde et qui m'aime comme son enfant !

HENRI.

Mademoiselle...

RENÉE.

Mais vous ne l'aimez pas ! Vous n'aimez personne, vous, monsieur !

HENRI, vivement.

Vous vous trompez. (Ils se rapprochent tous deux.)

VALENTINE, se mettant entre eux avec un sourire charmant, à Henri.

Ah ! vous aimez quelqu'un ?... Alors dites-nous qui ?...

HENRI, s'éloignant après avoir hésité.

A quoi bon ?... (Tristement.) Mon amour est sans espoir !

VALENTINE.

Pourquoi ?

HENRI.

Elle est riche et je suis pauvre.

VALENTINE.

Oh ! de l'orgueil !

HENRI.

Non, madame.

RENÉE.

Si, monsieur, de l'orgueil !

VALENTINE.

Mais vous n'êtes pas un artiste, vous ! vous ne vivez pas dans le pays du rêve au point d'oublier les réalités les plus douces !... Prenez-y garde !... le bonheur de toute votre vie dépend peut-être de ce premier amour ! et non-seulement votre bonheur, mais celui de l'enfant qui a foi dans vos paroles ! vous ne vous sentez donc pas l'énergie de conquérir celle que vous aimez ? Vous allez vous répétant sans doute les paradoxes énervants dont les faux talents de notre époque sont si prodigues... le mariage est une chaîne, l'homme de génie doit vivre libre !... il faut être riche pour aimer !... Que sais-je ? Ah ! quel supplice vous vous préparez !

HENRI.

Vous vous trompez, madame. Je ne crois pas, avec tant d'esprits douteux, qu'il faille être riche pour aimer ! ni pour être aimé. Je pense seulement qu'un honnête homme ne peut pas prétendre à une union où il ne lui est pas permis d'apporter un équivalent de fortune, de rang et d'avantages, à moins d'accepter un rôle odieux tôt ou tard.

RENÉE.

Toujours de la fierté !

HENRI.

Non ! mademoiselle, dites de la probité. (A Valentine.) Écoutez, madame je vous dois toute la vérité ; mon oncle est riche, mais sa fortune doit retourner à un... parent... dont la présence me retire des éventualités qui pouvaient seules

me permettre de réaliser mes plus chères espérances. Un jour... plus tard, la charmante enfant que mon cœur avait choisi sera mère de famille ! heureuse !... Elle me remerciera de ma résignation passée... elle se dira... Cet homme était plus âgé que moi... il connaissait les devoirs de la vie ! il n'y a point failli !... Et quand elle paraîtra souriante, admirée et respectée de tous, dans ce monde où l'on chuchote des mots si terribles à l'endroit de certains actes, quand elle verra de quel mépris on frappe certaines fautes, elle comprendra que cet homme l'a sauvée d'un malheur irréparable, celui d'aimer son mari et de ne pouvoir l'estimer !

RENÉE, s'avançant vivement vers Henri comme pour lui serrer les mains, puis s'arrêtant avec une gravité émue.

Monsieur Perrier, voici ma réponse : je ne me marierai jamais !

HENRI.

Mademoiselle !...

VALENTINE, à part, regardant Renée.

Enfant ! Allons ! je veillerai sur leur bonheur, cela me consolera... (On entend sonner une cloche.) On sonne le déjeuner, venez. (Maxime paraît au fond.) Venez vite !... (Elle prend le bras que lui offre Henri et s'appuie sur l'épaule de Renée ; à part.) Comme cela je suis forte ! (Tous trois sortent par la gauche.)

SCÈNE XII

MAXIME, puis OCTAVE.

MAXIME seul, regardant Valentine s'éloigner.

Décidément elle me fuit avec obstination et elle s'entoure de gardes-du-corps !... c'est qu'elle me craint ! donc elle m'aime !...

OCTAVE, passant d'abord la tête, puis entrant de la gauche.

Tu ne viens pas ? tout le monde est déjà à table.

MAXIME.

Je n'ai pas faim.

OCTAVE.

Tu es malade ?

MAXIME.

Non... Je suis irrité...

OCTAVE.

Alors je reste !

MAXIME.

C'est inutile.

OCTAVE.

L'amitié doit savoir imposer silence au jeu de l'épigastre ! J'attends tes confidences.

MAXIME.

Je n'ai rien à te confier, va-t'en !

OCTAVE.

Pour cela, non ! Voyons, je viens de te voir parler avec une certaine chaleur au docteur de Villiers.

MAXIME.

Ah ! oui !... ce vénérable, mais qui se croit le médecin de l'âme parce qu'il a ordonné des sinapismes... ah ! vieillard !

OCTAVE.

Vieillard stupide ! c'est dans *Hernani*... je connais ça... va toujours.

MAXIME.

Il veut que je parte !

OCTAVE.

Et toi, tu veux rester !

MAXIME.

Ah ! toi non plus, tu ne saurais me comprendre.

OCTAVE.

Je te comprends si bien que je t'ai peint dans mon livre !

MAXIME.

Tu as fait un livre ?

OCTAVE.

Hein ! je le rêve ! Il s'intitulera : *la Cuisinière amoureuse*, je l'ai divisé en trois services.

MAXIME.

Tu m'ennuies.

OCTAVE.

Je commence : Premier service : tendres œillades ; serrements de mains, valse, mimique intelligente et passionnée, murmures à l'oreille, on se quitte plein d'espoir !... ce qui correspond, dans l'ordre culinaire à : hors-d'œuvre, beurre, radis... olives !...

MAXIME.

Mais c'est du chinois que tu me racontes là !

OCTAVE.

Je trompe mon appétit, je déjeune mentalement..

Deuxième service : On demande un rendez-vous et l'on vous répond : Non ! merci ! On accorde le rendez-vous tout de même, l'amant y court, la femme n'y vient pas ; rage concentrée !... Première entrée : turbot, saumon grillé... volaille aux truffes ! tu m'écoutes?

MAXIME.

Sans t'entendre.

OCTAVE.

Ça m'est égal !... Troisième service : moyens extrêmes, poignard, poison, charbon, escalade !... café, cigarres, liqueurs fortes !...

MAXIME.

Tu as fini, n'est-ce pas ?

OCTAVE.

A moins que tu ne veuilles recommencer sur une autre gamme... avec le docteur... car le voici remorquant mademoiselle de Kerkeradec...

MAXIME, vivement.

Viens déjeuner.

OCTAVE.

L'appétit te revient !... Il y a du mieux !... (Ils entrent à gauche.)

SCÈNE XIII

LE DOCTEUR, MADEMOISELLE DE KERKERADEC, ANTOINE, venant du fond.

LE DOCTEUR.

Appuyez-vous sur moi, ma vieille amie !

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Asseyons-nous ici... (A Antoine.) approchez-moi ce fauteuil.

LE DOCTEUR.

Vous ne venez pas encore à la salle à manger. (Elle s'assied à gauche.)

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

J'ai déjeuné dans ma chambre, ce matin, allez... (Antoine sort.)

LE DOCTEUR.

Vous savez bien que je me suis fait un régime... Je ne mange qu'une fois par jour, au dîner... je vais vous tenir compagnie.

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

C'est inutile ! je vais m'étendre sur ce fauteuil et rêver.

LE DOCTEUR.

Est-ce que vous souffrez plus que d'habitude?

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Non... j'ai l'habitude de souffrir.

LE DOCTEUR.

Depuis huit jours je vous trouve plus triste !

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Oui!

LE DOCTEUR.

Pourquoi?

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Je n'aime pas les sculpteurs.

LE DOCTEUR.

M. Maxime?

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Ni ceux qui parlent de tout.

LE DOCTEUR.

Sans rien connaître... M. Octave !

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Oui! il fait du bruit.

LE DOCTEUR.

On ne l'écoute pas.

MADEMOISELLE DE KERKERADEC, après un silence.

Mon neveu a eu tort d'épouser Valentine !

LE DOCTEUR.

Parce que ?....

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Parce qu'elle n'est pas suffisamment née !

LE DOCTEUR.

Mais...

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Passez-moi mon livre.

LE DOCTEUR, lui donnant le livre.

Pourtant madame la comtesse de Castelneuf....

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Je lis pour dormir... ne parlons plus.

LE DOCTEUR, à part.

Comme entêtement, en voilà une qui rendrait des points à

la plus rétive mule de toutes les Espagnes. (Haut.) Cependant...

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

A quoi bon parler? Ça fatigue et c'est inutile!

LE DOCTEUR.

Pas toujours.

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Toujours! J'ai été comme Cassandre!... j'ai parlé, on m'a traitée de folle!.. je ne parle plus.

LE DOCTEUR.

Vous vous méfiez de moi!

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

De tout le monde.

LE DOCTEUR.

Merci!

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Bonsoir! (Elle ferme les yeux et baisse la tête.)

LE DOCTEUR.

Je n'en viendrai pas à bout... (A part.) Mais elle dort... réellement.

MADEMOISELLE DE KERKERADEC, relevant la tête.

Pas encore... bientôt! dans la tombe!

LE DOCTEUR, à part.

Elle n'est pas gaie!

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Je fais l'apprentissage de la mort.

LE DOCTEUR, de même.

Je crois qu'on a raison, et qu'elle est véritablement un peu folle par moments! (Mademoiselle de Kerkeradec s'est endormie.) Après cela, tant mieux pour elle, elle souffre moins.

SCÈNE XIV

Les Mêmes, OCTAVE, MAXIME, LE COMTE, HENRI, VALENTINE, RENÉE; ils arrivent tous de la gauche.

OCTAVE.

Bravo! ce sera charmant! fête partout, et ce soir feu d'artifice!

MADEMOISELLE DE KERKERADEC, au docteur, se réveillant en sursaut.

Vous voyez bien! c'est encore lui qui me réveille!

LE COMTE, allant vers le buste.

Messieurs, nous sommes réunis pour l'inauguration du buste de la comtesse, dont c'est aujourd'hui la fête. Avant tout, procédons à la cérémonie.

OCTAVE.

Je demande à prononcer le discours.

LE COMTE.

Admirez d'abord, et applaudissez ensuite, cela vaudra mieux! (Il va pour soulever le voile qui couvre le buste, Maxime l'arrête.)

MAXIME.

Permettez, monsieur, permettez...

LE COMTE.

Qu'y a-t-il?

MAXIME.

Je n'ai pas tout à fait terminé.

VALENTINE.

Il me semblait que si.

MAXIME.

Vous oubliez, madame, que depuis huit jours vous ne m'avez accordé qu'une séance, et encore ai-je dû travailler devant tout le monde, au milieu des conversations, ce qui distrait toujours un peu.

LE COMTE, avec grâce.

Le fait est, ma chère amie, que jamais modèle ne fut plus indocile, je dois vous rendre cette justice... Un peu plus, je dirais même que vous y avez mis de la mauvaise grâce.

VALENTINE.

Vous vous trompez, je n'y ai mis aucune mauvaise grâce, j'ai craint que nous ne fussions indiscrets envers M. Roland en l'obligeant à perdre ainsi un temps précieux, voilà tout.

MAXIME.

Dans tous les cas, madame, je ne pouvais pas le consacrer à un modèle plus charmant.

LE COMTE, souriant.

Chère amie, vous n'avez plus le droit de vous plaindre... c'est l'artiste qui se venge. (A Maxime.) Est-ce que vous en avez encore pour longtemps?

MAXIME.

Non... quelques retouches... presque rien...

LE COMTE.

Ce qu'on appelle la dernière main. Alors, nous vous laissons.

VALENTINE.

Mais...

LE COMTE.

Qu'avez-vous ?

VALENTINE, troublée.

Moi? rien... Seulement, rester encore une heure immobile!

LE COMTE.

Une heure est si vite passée!.. Je vous le demande en grâce... Je tiens beaucoup à votre buste.

VALENTINE.

Soit; Renée me tiendra compagnie.

LE COMTE.

J'ai besoin de causer avec Renée et avec Henri. M. Octave est trop bavard, il gênerait Maxime... Pendant ce temps, il ira tuer un faisan dans le parc.

OCTAVE.

Mille sangliers l'épée à la main! très-volontiers!

LE COMTE, à Renée.

Viens, petite.

VALENTINE, à Renée qui la regarde.

Va!

LE COMTE, à Valentine.

Ma tante reste ici... vous ne serez pas seule. (Haut.) Nous vous laissons, Maxime. (Il va baiser la main de mademoiselle de Kerkeradec et sort avec Renée.)

MAXIME.

Deux coups de ciseau et j'ai fini.

OCTAVE.

La signature du grand homme! A bientôt! (Octave, le docteur et Henri sortent.)

SCÈNE XV

MAXIME, MADEMOISELLE DE KERKERADEC, VALENTINE.

MAXIME, regardant sortir tout le monde et faisant mine de préparer ses outils.

Madame la comtesse veut-elle me permettre de la placer moi-même?

VALENTINE.

Je suis à vos ordres, monsieur. Où dois-je m'asseoir?

MAXIME, désignant une chaise à droite.

Ici.

VALENTINE.

Si loin?

MAXIME.

Je vais rapprocher mon tréteau.

VALENTINE.

Il me semble que vous cherchez l'endroit le moins éclairé de la serre.

MAXIME.

Justement, madame; dans le clair-obscur l'ensemble apparait plus saillant... C'est l'ensemble que je désire retoucher... l'impression générale que je veux saisir.

VALENTINE.

Comme il vous plaira. (Elle change de place, Maxime rapproche son établi.)

MADEMOISELLE DE KERKERADEC, d'une voix traînante.

Monsieur Maxime ?

MAXIME.

Mademoiselle?...

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Voulez-vous me donner mon livre?

MAXIME.

Voici, mademoiselle. (Il apporte le livre.)

VALENTINE.

Je vais broder, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, monsieur?

MAXIME.

Il y en a un grand, madame.

VALENTINE.

Ah!

MAXIME.

Il faut me regarder bien en face; l'œil, qui est le miroir de la vie, est le désespoir de la sculpture ! (Il débarrasse le buste de ses linges et prend son ciseau.) Ah! madame, vos yeux ont en ce moment une expression de froideur qui ne leur est pas naturelle!

VALENTINE.

L'œil est le miroir de l'âme!... je n'y puis rien changer, malgré le désespoir de la sculpture!..

MAXIME, entre ses dents.

Oh! j'en ferai bien jaillir une étincelle! (Mademoiselle de

Kerkeradec laisse tomber son livre. Il se retourne.) Hein? (A part, il va ramasser le livre et le repose doucement sur le fauteuil.) Elle s'endort... si j'osais!...

VALENTINE.

Je tremble... (Regardant mademoiselle de Kerkeradec.) Je vais...

MAXIME, d'une voix plus basse.

De grâce... restez immobile, madame la comtesse, je n'ai qu'une heure. (Il fait semblant de travailler, Valentine retombe sur sa chaise.)

VALENTINE, à part.

Cette heure finira-t-elle jamais!... (Le livre de mademoiselle de Kerkeradec retombe une seconde fois.)

MAXIME, à part.

Cette fois elle est bien endormie! (Il redescend un peu du côté de Valentine, celle-ci se lève subitement, il s'avance vivement vers elle de façon à lui barrer le passage.)

VALENTINE, à demi-voix.

Monsieur Roland...

MAXIME, de même.

Par pitié!

VALENTINE.

Laissez-moi!

MAXIME, suppliant.

De grâce!

VALENTINE, faisant le geste d'aller vers mademoiselle de Kerkeradec.

Je vais la réveiller.

MAXIME.

Oh! non! Je vous en prie, ne l'éveillez pas... restez!... (Il s'éloigne un peu.) Je me tiendrai loin de vous... aussi loin que vous voudrez, mais... restez!.. (Valentine le regarde un instant, son attitude semble la rassurer, elle s'assied; Maxime laisse échapper un mouvement de joie, il fait un pas vers Valentine, elle se lève, il s'arrête. Un silence.) Mais c'est donc vrai? De ce pauvre passé tout parfumé des fleurs de notre jeunesse, il ne vous reste rien dans l'âme, pas même un lointain souvenir?...

VALENTINE, émue.

Rien!

MAXIME, avec un sanglot.

Oh! Valentine!

VALENTINE, fermement.

Rien!

MAXIME, à voix basse.

Mais, si vous ne m'aimez pas, pourquoi donc pleuriez-vous le jour où j'allais partir? Ah! j'ai bien fait de ne pas en croire vos dédains affectés, votre froideur mensongère, mais bien vos yeux rougis par les pleurs!

VALENTINE, de même.

Je ne discuterai pas contre votre orgueil, puisqu'il vous plaît de croire que c'est le regret d'un amour entrevu qui a fait couler mes larmes. Mais si vous tenez à conserver le seul sentiment que je puisse vous garder, celui de l'estime... partez ce soir et ne revenez plus dans cette maison... jamais! jamais!... et vous le voyez, aujourd'hui je ne pleure pas; oh! regardez-moi bien! j'ai les yeux secs!

MAXIME, après un moment de stupeur, se jetant à ses genoux.

Alors dites-moi de mourir, puisque vous ne voulez pas m'aimer!

VALENTINE, reculant effrayée.

Que faites-vous?

MAXIME, la retenant, d'une voix basse et frémissante.

Ne plus vous voir! Mais vous êtes toute ma vie! mais je vous ai donné, et vous gardez en vous tout ce que j'ai de talent, de jeunesse, d'enthousiasme, de passion! toutes les puissances de mon cœur!.. toutes les richesses de mon âme!..

VALENTINE.

Oh! vous me faites horreur!

MAXIME.

Et moi, je t'aime!

VALENTINE, éperdue.

Vous êtes sans pitié!

MAXIME, se relevant.

Et toi... tu m'aimes aussi, j'en suis sûr!

VALENTINE.

Je vous méprise... Plus un mot, monsieur... je vais appeler... je vais...

MAXIME.

Eh bien! méprisez-moi! car je ne partirai pas, je ne veux pas partir! je m'attache au sol que vous foulez!... j'ai mon prétexte pour ne pas m'éloigner d'ici! (Saisissant son marteau.) Tenez, vous voyez ces traits adorés que mes doigts frémissants ont caressés, cette chair de marbre que j'ai sentie palpiter sous mon ciseau... Eh bien! eh bien! parbleu!... je vais commettre une profanation! Je vais mutiler cette œuvre d'art et d'amour! Et il me faudra un mois pour réparer ma maladresse, un mois de dédains, de souffrances... et de bon-

heur! Et maintenant allez dire à votre mari, si vous l'osez, que cette maladresse est une ruse et que j'ai agi ainsi parce qu'avant votre mariage j'ai la certitude que vous m'avez aimé!

VALENTINE.

Maxime! Maxime! vous ne ferez pas cela!

MAXIME.

Si! (Depuis quelques instants, mademoiselle de Kerkeradec s'est agitée sur sa chaise, puis s'est levée et traînée jusqu'au buste. Quand Maxime se retourne, il l'aperçoit immobile, droite, le doigt tendu.)

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Sortez!

MAXIME, balbutiant.

Madame!...

MADEMOISELLE DE KERKERADEC, s'avançant vers lui.

Sortez! à l'instant même... pour toujours!... Je vous l'ordonne! moi!... au nom du comte dont vous trahissez l'amitié, au nom de cette honnête femme dont vous souillez la maison! (Elle fait quelques pas, Maxime recule et sort enfin éperdu. Valentine se précipite aux genoux de mademoiselle de Kerkeradec qui la relève du geste.)

ACTE TROISIÈME

Un salon d'artiste chez Maxime Roland. — Porte au fond et portes latérales. — Armes et panoplies. — Bustes et torses antiques. — Divan, fauteuils, chaises, tabourets. — Un bahut à gauche. — Outils et ustensiles de sculpteur.

SCÈNE PREMIÈRE

MAXIME seul, il est étendu sur le divan et fume une cigarette.

Ah! la pensée est un don maudit! qui corrompt toutes nos sensations, qui dénature tous nos sentiments! Les matérialistes ont raison!... (Un silence.) Bon! voici que je fais de la philosophie maintenant! je suis stupide! (Il se rassied, puis se relève tout à coup avec violence.) C'est qu'il faut que tout cela finisse! Les dédains de cette femme m'ont jeté dans un désespoir qui me rendra cruel!... Cette lutte qu'elle croit terminée parce que depuis dix jours je suis sorti du château, je la recommencerai acharnée, furieuse, jusqu'à ce que ma vie soit épuisée, mon talent mort, ma force anéantie!

SCÈNE II

MAXIME, OCTAVE.

OCTAVE, passant sa tête par la porte du fond.

Ne bouge pas! Ton geste est superbe!... attends que je prenne un bout de fusain.

MAXIME.

Ah! c'est toi!

OCTAVE, entrant.

Oui, moi, qui salue votre seigneurie! Peut-on entrer?

MAXIME, s'asseyant sur le divan de droite.

Ah! il est bientôt temps de le demander.

OCTAVE.

Toujours d'une humeur de dogue! diable, ça devient périodique! Tu ne mords pas, au moins?

MAXIME.

Écoute, fais-moi grâce de tes bouffonneries aujourd'hui... Je suis disposé à jeter quelque chose par la fenêtre!

OCTAVE.

Du moment que ce n'est pas quelqu'un...

MAXIME.

Octave, crois-moi, va-t'en!

OCTAVE.

Oh! pour ça non! J'ai fait une provision de bons conseils et de bons mots à ton intention; il faut que je la dépense.

MAXIME, frappant du pied.

Je n'ai pas besoin de tes conseils. Quant à tes bons mots, garde-les pour ton livre! Il en a plus besoin que moi.

OCTAVE, s'asseyant à gauche.

Harnibieu! tu m'insultes!

MAXIME.

C'est que je suis las à la fin de ta morale d'estaminet! de ton jargon de bohême, de tes suggestions de roué vulgaire! Si tu as la cervelle trop étroite pour comprendre ce que c'est qu'une passion, cette chose divine, profonde comme la mer! ardente comme la flamme! radieuse comme le ciel! si ton cœur n'est pas fait pour palpiter ni bondir, du moins ne viens pas jouer à mes côtés le rôle de l'insulteur romain!

OCTAVE.

Pardon, mon cher, puisque nous nous promenons dans l'antiquité, permets-moi de te dire que l'insulteur était spécialement préposé au char du triomphateur! or, ce n'est point positivement sur un véhicule de cet acabit que tu te fais voiturer en ce moment! ton exaspération même me démontre surabondamment que dans ces derniers jours que tu viens de passer auprès de l'ange de tes rêves, tu as été fortement étrillé!

MAXIME, avec colère.

Octave!

OCTAVE.

Et j'ajoute que j'en suis ravi! Parce que tu finiras bien par renoncer à tes idées de conquête!.. et ce sera fort heureux, pour toi d'abord, et pour l'art ensuite! Pour l'art, malheureux, que tu négliges depuis six mois, et qui un jour, quand tu voudras rentrer dans le temple, t'en refusera la porte comme un concierge qui n'a pas reçu ses étrennes! Tu ne travailles plus! tu as mis autant de temps à faire le buste de madame de Castelneuf que le prudent Ulysse à introduire son cheval de bois dans le camp des Troyens! un

buste qu'on enverra un de ces matins au grenier, si dans l'intervalle on ne te le jette pas à la tête!

MAXIME, *avec une colère concentrée.*

Est-ce fini?

OCTAVE.

Oui, car je n'ai plus qu'à te poser cette alternative : ou tu réussiras dans ton entreprise insensée, ou tu ne réussiras point!

MAXIME.

C'est renouvelé de M. de la Palisse, ça. Après?

OCTAVE.

Après? supposons que madame de Castelneuf, du haut de son rocher de vertu, continue à assister avec un sang-froid inaltérable à ton manége sentimental, qu'y gagneras-tu?

MAXIME.

J'en mourrai!

OCTAVE, *négligemment.*

Idiot! Admettons au contraire qu'elle te prie de tenir l'échelle pour descendre, où cela te mènera-t-il encore?

MAXIME.

Alors! j'aurai trouvé le bonheur!

OCTAVE.

Le bonheur! Ah! oui, parlons-en! je le connais ce bonheur-là! On monte par les fenêtres au milieu de la nuit... par un temps bien sombre... enveloppé dans un grand scélérat de manteau qui s'entortille dans vos jambes et vous fait rouler à terre! On entre, une main sur son cœur... et l'autre sur ses bosses. On trouve une femme échevelée qui se pâme en vous apercevant. Ciel! c'est toi!... — Oui.. — Malheureux! le signal!...—Le signal?—Il te disait : —Quoi? — Il est ici! —Bigre!!! Et alors commence un jeu de cache-cache à faire dresser les cheveux sur la tête!... Eteins la lumière! prends la petite porte!... Il me tuera! mais je te sauverai!... Fermée! enfer!! alors celle-ci!... non, c'est la commode!... Adieu! il te reste la fenêtre! — Trois étages! — Qu'importe! mon amour te protége! mais va donc puisque je t'aime!!! et on dégringole jusqu'en bas... où l'on arrive écorché, essoufflé, ahuri, ratissé, mais fortement heureux... d'en être sorti!... (*S'approchant et lui faisant voir le dessus de sa tête.*) Tiens, vois-tu ce clair-semé dans mes broussailles!... Il date de ce bonheur-là!

MAXIME, roulant une cigarette et l'allumant.

Mon cher ami, ta parodie ne prouve qu'une chose, c'est que tu n'aimes pas le danger.

OCTAVE.

Non! j'aime mieux le chambertin... ce qui ne m'empêche pas d'avoir fait mes preuves tout comme un autre.

MAXIME.

Preuves de quoi?

OCTAVE.

De bon sens, cher ami.

LE DOMESTIQUE, entrant du fond.

M. Barreau demande si monsieur Maxime et monsieur Octave peuvent le recevoir.

OCTAVE.

Parfaitement! (Le domestique sort.) On le dit ruiné! c'est le moment d'avoir des égards pour lui! et puis il doit avoir une drôle de figure!

SCÈNE III

OCTAVE, MAXIME, BARREAU, entrant du fond.

BARREAU, essoufflé.

Bonjour, messieurs! Enfin, je vous trouve, mon cher Octave.

OCTAVE.

Vous me cherchiez?

BARREAU.

Depuis ce matin, j'ai une affaire superbe à vous proposer.

OCTAVE.

Superbe!

BARREAU.

Unique!... monsieur Maxime permet, quoique les affaires ne soient pas du domaine des artistes...

MAXIME.

Allez! je ne vous écoute pas... (Il remonte au fond à droite.)

BARREAU.

Voilà! L'affaire est magnifique, je l'aurais proposée à M. de Castelneuf, mais il est inabordable; sa femme est malade.

MAXIME.

Malade! madame de Castelneuf?

OCTAVE, à part.

L'imbécile !

BARREAU, à Octave.

Oui, je n'ai pu aborder le comte.

OCTAVE.

Au fait, Barreau, au fait!

BARREAU.

Le fait, c'est 30,000 francs, les avez-vous ?

OCTAVE.

Non! dam! on n'a pas comme ça 30,000 francs dans sa poche !

BARREAU.

Comment! un homme connu à la Bourse; que dis-je, connu? coté, un homme dont on ne dit pas, M. Lubert comment est-il; mais dont on dit : M. Lubert... combien vaut-il ?

OCTAVE.

Il ne vaut pas grand' chose !

BARREAU.

Au moral, oui; mais à la Bourse?

OCTAVE.

A l'immoral, alors?

BARREAU.

Des centaines de mille francs! Mon Dieu! que les réputations sont trompeuses !

OCTAVE.

La vôtre ne trompe pas... Barreau. Après?

BARREAU.

Pour 30,000 francs je vous mettais à la tête des bateaux sous-marins !

OCTAVE.

Peuh ! les bateaux sous-marins? Ça, c'est une affaire destinée à faire le plongeon !

BARREAU.

Soyez donc sérieux, mon cher Octave! ces 30,000 francs, c'est mon avenir!

OCTAVE, à part.

Oh! quelle idée! (Haut.) Écoutez, j'ai des amis, je connais un baron bavarois qui est banquier et dont j'ai l'oreille! seulement...

BARREAU.

Seulement?

OCTAVE.

Ah ! dam ! c'est un homme à manies !

BARREAU.

On le contentera.

OCTAVE.

Hum ! ainsi, il ne veut faire d'opérations qu'avec les gens mariés ! Vous êtes garçon, vous ?

BARREAU.

Ah ! il ne...

OCTAVE.

Vous comprenez, un garçon c'est l'oiseau sur la branche ! aujourd'hui ici, demain là-bas. Un homme marié, c'est différent ! il a une famille, des enfants, une surface enfin ! Vous ! Vous n'avez pas de surface ! La surface pour nous autres gens d'affaires, tout est là ! dans le fond, nous ne tenons qu'à la surface... voilà !

BARREAU.

Est-il assez Bavarois votre baron, hein ?

OCTAVE.

Énormément ! Ah ! si vous étiez marié !

BARREAU.

Eh bien !...

OCTAVE.

Si vous aviez des enfants !...

BARREAU.

Après ? quel tic, mon Dieu ! quel tic !

OCTAVE.

Cent mille francs, ce n'est rien pour lui !

BARREAU.

Mais, pour moi, c'est la fortune ! avec cent mille francs, je lance les bateaux, j'achète des mobiliers, je double, triple, décuple, centuple !

OCTAVE.

Arrêtez-vous, vous êtes garçon !

BARREAU.

Je suis garçon, je suis garçon... je suis garçon sans l'être !

OCTAVE.

Ah ! vous êtes marié ?

BARREAU.

Je suis marié, je suis marié ; c'est-à-dire que je suis marié...

OCTAVE.

Sans l'être! Il faut s'entendre cependant! Vous avez peut-être aussi un enfant sans l'avoir?

BARREAU.

Tout juste!

OCTAVE.

Vous êtes un drôle de corps! Un enfant de sept ans!

BARREAU.

Pourquoi non?

OCTAVE.

S'il s'appelait Julien?

BARREAU, ahuri.

Hein? que dites-vous?

OCTAVE.

Je dis Julien.

BARREAU.

J'ai bien entendu! (A part.) Comment peut-il savoir! Virginie m'a donc trahi? la malheureuse!

OCTAVE, à Barreau qui réfléchit.

Alors, pourquoi ne cherchez-vous pas à aplanir les difficultés soulevées par le baron bavarois?

BARREAU, haut.

Je demande à réfléchir. (A part.) Au fait, Virginie a quelques économies; de plus, le vieux docteur par testament... et puis c'est la mère de mon... enf... Allons bon! je prends ses mots à présent!... Enfin... (Regardant Octave.) Il s'agit de cent mille francs! (Haut.) Il est sûr, votre Bavarois, hein?

OCTAVE.

Oh!

BARREAU.

Ah! mais! pas de bêtises.

OCTAVE.

J'en réponds comme de moi.

BARREAU.

Hé bien, mon cher monsieur Octave, j'hésitais autrefois devant le monde, à avouer tout mon bonheur; aujourd'hui j'en suis fier! Le mariage est une sainte institution! la famille un lien robuste! (changeant de ton.) Comment s'appelle-t-il cet original?

OCTAVE.

On vous dira cela plus tard... après la cérémonie.

BARREAU, avec emphase.

La famille un lien robuste!

OCTAVE, *s'interrompant.*

Vous l'avez déjà dit.

BARREAU.

C'est juste!... Je cours à la mairie... je fais publier le premier ban, et dans quinze jours je compte sur vous.

OCTAVE, *le reconduisant.*

Fin courant, mon cher; c'est comme si vous les teniez.

BARREAU, *revenant.*

Les cent mille francs! Oh! Vous ne me trompez pas au moins?... abuser d'un vieillard infortuné...

OCTAVE.

Et vertueux! Ah! fi donc!

BARREAU, *s'en allant.*

Allons! je passe le Rubicon! (*Il sort par le fond.*)

OCTAVE.

Alea jacta est!... (*Il se roule en riant sur le canapé.*) Ha! ha! ha! ha!

SCÈNE IV

MAXIME, OCTAVE.

MAXIME.

Voudrais-tu me dire ce que signifie toute cette histoire? Un enfant!... Julien! quel galimatias!

OCTAVE.

Mon cher, de l'eau de roche! la victime est la gouvernante du vieux docteur!

MAXIME.

Mademoiselle Morel?

OCTAVE.

En chair! l'enfant est un bonhomme haut comme ça... de là, la brouille entre l'avocat et le docteur; tu ne devines pas?

MAXIME.

Si parbleu! je devine que le docteur... J'aurais dû m'en douter.

OCTAVE.

Mais non, tu n'y es pas!... (*A part.*) Après ça, qui sait?

MAXIME.

Et les cent mille francs? ton banquier d'outre-Rhin?

OCTAVE, étendu sur le canapé.

Il existe! moins l'envie de marier cet imbécile de Barreau... L'affaire des bateaux n'est pas plus mauvaise qu'une autre... au contraire, puisqu'elle est insensée! je la fais réussir. Tout le monde y gagnera, même moi... j'aurai mon courtage! De plus j'aurai été moral une fois dans ma vie : moral, car j'aurai rendu l'honneur à la grasse et touchante Virginie; moral, car j'aurai débarrassé le vieux docteur de la susdite harpie, qui lui insinue chaque jour des dispositions testamentaires épouvantables! (D'un ton pompeux.) Enfin, moral, car j'aurai rapproché l'oncle et le neveu, et ressoudé ainsi les membres épars d'une famille dispersée, apportant par là, moi aussi, ma pierre au grand édifice social! Hein! comme je ferais bien à la chambre! (Se levant à demi.) Eh bien, qu'est-ce que tu fais? Tu ne me réponds pas. (Il se retourne vers Maxime qui passe un paletot et prend son chapeau.) Comment, tu sors?

MAXIME.

Apparemment.

OCTAVE.

Ah! miséricorde! je devine! Tu vas à Montgeron?

MAXIME, au fond.

Qu'est-ce que cela te fait?

OCTAVE, marchant avec agitation.

Ce que cela me fait! mais tu lasserais un bœuf, un âne, un mulet! tu dépasses tous les plus beaux échantillons connus de l'entêtement! Comment, après tout ce qu'on t'a dit, tout ce que je t'ai seriné moi-même! Vois-tu, tu seras cause que je me retirerai à Batignolles, et que j'y finirai mes jours dans une maison sans escalier! ne communiquant avec le reste des mortels qu'au moyen d'un panier qui me montera ma nourriture quotidienne!!...

MAXIME.

Je te mets à la porte incontinent, à moins que tu ne préfères rester seul ici... auquel cas...

OCTAVE, prenant son chapeau.

Ah! c'est ainsi que tu le prends? Eh bien! pends-toi! Étrangle-toi! ouvre-toi les quatre veines comme le poëte Pétrone dans un bain à domicile!... scalpe-toi à la manière des Hurons, je m'en soucie comme un poisson d'une pomme! et je te maudis! (Il sort.)

SCÈNE V

MAXIME, seul.

Ouf! ce bavard est enfin parti!... Valentine souffre! Elle est malade! M. de Castelneuf a peut-être découvert son secret!.. N'importe, il faut que je la revoie, il le faut! (Il prend son chapeau et se dirige vers le fond.)

SCÈNE VI

MAXIME, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, paraissant sur le seuil.

Restez, Maxime...

MAXIME.

Mais...

LE DOCTEUR.

Vous allez à Montgeron ; je viens de rencontrer Octave qui me l'a dit... moi j'ai à vous parler.

MAXIME, avec impatience.

Oh! mon cher docteur, vous allez sans doute reprendre sur le ton pompeux ce qu'Octave vient de me débiter dans le genre grotesque! Écoutez, j'ai assez de harangues!

LE DOCTEUR.

Vous vous trompez, Maxime, je ne suis pas venu pour vous haranguer.

MAXIME, de même.

Alors...

LE DOCTEUR, gravement.

Valentine est malade.

MAXIME.

Je le sais, et c'est pour cela...

LE DOCTEUR.

Voulez-vous la tuer ?

MAXIME.

Moi!

LE DOCTEUR.

Vous! je vous le dis, en vérité, mon enfant! cette femme, vous la tuerez! vous la tuerez plus sûrement qu'avec un poignard en l'entourant de ces obsessions qui chassent le sommeil loin d'elle et remplissent sa vie de terreurs, et peut être de regrets!

MAXIME.

De regrets !

LE DOCTEUR.

Maxime! Tout sentiment généreux est-il mort en vous?... que vous reste-t-il donc ?

MAXIME, s'avançant vers lui d'une voix frémissante.

Il me reste mon amour! Cet amour qui est le malheur de ma vie, mais que je n'échangerais pas contre les plus grandes joies de ce monde... c'est mon trésor! c'est mon existence! c'est l'air que je respire! c'est la fleur divine éclose sur les ruines douloureuses de ma jeunesse, et que j'arroserai s'il le faut de toutes les larmes de mes yeux et de tout le sang de mon cœur.

LE DOCTEUR, avec indignation.

Égoïste! tu la tueras, tu seras la ronce stérile et maudite qui s'accroche à la plante épanouie dans l'air libre et pur, qui l'enserre, qui l'étouffe et qui la dévore! Parasite! Mais, du moins, j'aurai tout essayé pour t'entraver dans ton œuvre de haine et non d'amour!.. j'essayerai tout encore, car moi aussi, je vais à Montgeron!.. adieu!

MAXIME, avec une colère concentrée.

Ah! vous allez à Montgeron! Eh bien, avant de partir, laissez-moi ajouter un mot à mon tour... Il y a longtemps que vous me poursuivez de ces remontrances que vous suggère sans doute l'intérêt de la morale!.. seulement l'étalage de sentiments si rigides nécessite dans la pratique, permettez-moi de vous le dire, une réciprocité que je cherche vainement dans vos actes.

LE DOCTEUR, se rapprochant.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

MAXIME.

Mademoiselle Morel n'a-t-elle point un fils ?

LE DOCTEUR.

Oui, après ?

MAXIME.

Comment se fait-il que vous, le puritain sévère, qui semblez n'avoir jamais connu aucune des faiblesses de ce monde, comment se fait-il que vous gardiez près de vous, sous votre toit, ce spécimen flagrant d'une immoralité sans excuse à vos yeux ?

LE DOCTEUR.

C'est par charité, Maxime.

MAXIME.

Par charité! docteur! on vous prête encore un autre mobile, je dois vous en prévenir! On va jusqu'à prétendre que cet enfant aurait un peu le droit d'être le vôtre, et qu'un sentiment plus doux...

LE DOCTEUR, l'interrompant.

Ah! vous avez pu croire?... Pas un mot de plus, Maxime!.. vous venez de m'offenser! vous! que je traitais comme un fils! c'est mal... (Il va pour sortir.)

MAXIME, le suivant.

Mais, docteur...

LE DOCTEUR, se retournant.

C'est mal!... un jour vous me demanderez pardon! (Il sort.)

SCÈNE VII

MAXIME seul, puis Valentine.

Il s'éloigne! allons! encore une affection perdue! la plus chère celle-là!.., (Il s'essuie les yeux. Avec rage jetant son mouchoir.) Eh bien, soit! celui-là avec les autres! le monde entier si l'on veut... je resterai seul... voilà tout!... Heureux de m'ensevelir dans ma douleur et d'en mourir! oui, d'en mourir! pourvu qu'au dernier moment j'aie cette joie suprême de la voir, ne fût-ce qu'un instant, comme une vision, comme un rêve du ciel! (Au domestique qui entre.) Que me voulez-vous encore? pourquoi entrez-vous?... Je ne veux voir personne.

LE DOMESTIQUE.

Cependant, monsieur...

MAXIME.

Vous entendez, personne.

VALENTINE, entrant.

Excepté moi, peut-être? (Le domestique sort. Valentine se tient chancelante contre un meuble.)

MAXIME, s'approchant d'elle.

Valentine! vous! vous! Oh! je ne me trompe pas, n'est-ce pas? c'est bien vous? Oh! tenez!... il y a comme un rayon de soleil jeté au travers de cette chambre... Oh! vous avez eu pitié de moi, n'est-ce pas? car ce n'est pas vous qui m'avez chassé! vous! Vous n'eussiez pas poussé si loin la cruauté!

VALENTINE.

Maxime, écoutez-moi. Depuis la scène dont vous parlez,

je ne vis plus... Je tremble devant mon mari!.. Il a beau redoubler de prévenances envers moi, il me semble que ses prévenances sont jouées !.. son sourire m'effraye ! et, comme si ce n'était pas assez encore, vous méditez quelque entreprise insensée! vous êtes revenu à Montgeron... je le sais ! on vous a vu errer autour du château !... Un homme a pénétré la nuit dans le parc! c'était vous, malheureux! Tenez, je pressens quelque horrible malheur! Maxime, je vous en prie, je vous en supplie, ne reparaissez plus à Montgeron!

MAXIME.

Oh !!! Et c'est pour me dire cela que vous êtes venue!!

VALENTINE.

Vous ne comprenez donc pas qu'il y va de mon repos, de mon honneur, de ma vie peut-être! Maxime, soyez généreux, ne faites pas à demi le sacrifice... effacez toute trace, tout souvenir du passé... rendez-moi mes lettres... oubliez-moi !

MAXIME.

Et vous m'offrirez en échange une amitié froide, une estime banale... je n'en veux pas !...

VALENTINE.

Mais qu'espérez-vous donc?

MAXIME, avec éclat.

Croire, ne fût-ce qu'un instant, que vous avez été touchée par cet amour que rien ne peut décourager ni vaincre!.. Dites-moi... dites-moi que vous m'aimez et je pars! Que je puisse un moment, si court qu'il soit, ressaisir près de vous tous mes chers souvenirs, mes douces émotions d'autrefois... (S'approchant d'elle et cherchant à lui prendre la main.) et puis, tout à l'heure, quand j'aurai savouré ce bonheur immense, vous me crierez qu'il faut que je disparaisse et que vous ne vous souvenez plus que jadis nous avons marché la main dans la main!..

VALENTINE, reculant.

Ce passé ne m'appartient plus !

MAXIME, avec colère.

Ah! vous êtes impitoyable... il ne sort pas de votre bouche un seul mot qui ne me déchire ! Que vous importent mon désespoir et mes sanglots!! que vous importent les blessures de mon cœur, l'agonie de mon âme!! pourvu que rien ne ternisse l'auréole de pureté dans laquelle vous planez superbe, indifférente et glacée !

VALENTINE, épouvantée.

Maxime, je vous en conjure!...

MAXIME, lui saisissant les deux mains.

Il y a cinq ans que je souffre, que je gémis, que je pleure! affections, famille, avenir, ambition: j'ai tout sacrifié pour ne vivre qu'avec une pensée... vous! pour ne garder qu'un souvenir... le vôtre! On m'a vu à Montgeron! Mais j'y vais toutes les nuits! je me glisse dans votre parc comme un voleur, et, caché derrière un arbre, blotti dans un buisson, j'attends des heures entières pour voir votre ombre passer derrière vos rideaux!.. ou si votre fenêtre est ouverte, pour saisir quelques paroles qui m'apportent le son de votre voix!..

VALENTINE.

Maxime!

MAXIME.

Bonheur plein de tortures et de rage!!

VALENTINE.

Taisez-vous! taisez-vous!

MAXIME.

Et vous, vous êtes venue froidement pour me dire: Oubliez-moi, partez!

VALENTINE, éperdue.

Je suis venue, parce que je suis vaincue! Je suis venue malgré moi, attirée par une force irrésistible... je suis venue sans projets, sans idées, sans but... j'ai marché comme dans les rêves... sans conscience de moi-même... et je me retrouve ici... épouvantée de mon audace, mais fatiguée de la lutte, épuisée de combats... et dans le trouble de mon cœur, dans l'anéantissement de mon esprit, dans mes remords, dans ma honte, dans mon désespoir, je ne comprends plus rien, je ne sais plus rien, sinon que je vous aime et que je suis perdue.

MAXIME.

Vous m'aimez! (Il se jette à ses genoux.) Oh! répétez-le-moi!... vous m'aimez! je voudrais trouver des mots pour vous seule!... mais je ne sais pas! je ne peux pas... il ne me vient pas une prière qui soit digne de vous. Tenez! je suis fou! ivre de bonheur et d'amour! vous m'aimez! (La porte du fond s'ouvre précipitamment, Henri paraît, Maxime se relève épouvanté, Valentine se cache le visage.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, très-agité.

Ne craignez rien! ne craignez rien!... c'est un ami qui accourt pour vous sauver!

MAXIME.

Que voulez-vous dire ?

HENRI.

Le hasard m'a fait entendre une conversation de M. de Castelneuf avec sa tante... La vieille demoiselle s'obstinait à se taire ; votre nom était prononcé. Tout à coup il a couru dans la chambre de la comtesse... puis il a demandé sa voiture ; il a jeté au cocher l'adresse de Maxime ; j'ai eu peur... je l'ai devancé... mais je ne le précède que de quelques minutes... Dans un instant il sera ici.

VALENTINE.

Je vous l'avais bien dit !... Je suis perdue !

MAXIME.

Venez, Valentine, venez ! (Il l'entraîne par la porte de gauche.)

VALENTINE.

Me cacher ! non ! Tenez ! je ne veux pas mentir ! je ne serai pas infâme plus longtemps !

MAXIME, bas et l'entraînant.

A cette heure, Valentine, vous m'appartenez ! Je jure que je saurai vous défendre, même contre vous ! (Il la pousse dans une chambre ferme la porte et se place devant, à gauche.)

SCÈNE IX

MAXIME, HENRI, LE COMTE; il est pâle, mais paraît très-calme.

LE COMTE, saluant froidement, à Henri.

Ah ! vous êtes ici, mon cher Périer ! je vous croyais à Montgeron.

HENRI.

J'en arrive... Maxime m'avait fait demander... Il est sur le point d'avoir un procès avec un éditeur et il voulait me consulter.

MAXIME, devant la porte de gauche.

Oui... en effet ! l'affaire même est assez grave.

LE COMTE.

Ah ! eh bien ! moi aussi une affaire importante m'a fait venir sur-le-champ à Paris... et avant de m'en retourner j'ai voulu...

HENRI, essayant de sourire.

Rendre une visite à votre sculpteur ordinaire.

LE COMTE.

Non ! je suis venu chercher ma femme.

HENRI.

Votre ?...

LE COMTE.

Ma femme, oui ! Est-ce que vous ne l'avez pas vue ?

HENRI.

Madame la comtesse n'est point encore venue ici, que je sache.

LE COMTE.

Tiens ! elle avait manifesté ce matin l'intention de passer chez Maxime après avoir fait ses emplettes, pour lui reprocher sans doute de n'être pas venu nous voir depuis au moins huit jours et pour l'inviter à dîner demain ; nous avons grande réception à Montgeron. Enfin ! vous me dites qu'elle n'est pas encore venue ?

MAXIME.

Monsieur le comte, je n'ai pas eu l'honneur de la visite que vous me faites espérer.

LE COMTE ; il aperçoit un mouchoir sur la chaise à gauche, il s'en approche avec précaution, et tout en parlant.

Ah ! cela est très-singulier ! Ce matin elle devait venir ici pour vous inviter, Maxime, comme je vous le disais, et ensuite, je crois, pour vous prier de faire le buste de Renée... semblable au sien, qu'elle trouve décidément charmant. Alors, c'est qu'elle va arriver... je vais l'attendre... (Il s'assied à gauche et prend le mouchoir en même temps.)

HENRI à Maxime qui laisse échapper un geste de colère, bas.

Prenez garde !... (Au comte.) Madame de Castelneuf, dites-vous, trouve son buste charmant ! il me semblait cependant qu'elle n'appréciait qu'à demi le talent de Maxime.

LE COMTE.

Bah ! pourquoi cela ?... Parce que ma femme n'était pas toujours très-aimable avec lui !... Qu'est-ce que cela prouve ! qu'elle connaît mon caractère un peu ombrageux peut-être et qu'elle craint de me tourmenter. (Pendant tout le temps qu'il parle, le comte cherche la marque du mouchoir. Aussitôt qu'il l'a trouvée il laisse échapper un geste de désespoir et met le mouchoir dans la poche de côté de son habit ; continuant avec une grande dignité.) Elle se trompe, je respecte infiniment trop la comtesse pour la soupçonner !... (avec un sourire.) Je ne m'en cache pas, j'aime Valentine comme si j'avais encore vingt ans ! je l'aime de tout mon cœur, car jamais femme ne mérita plus de respect et ne se montra plus digne de son rang et de son nom. (Se levant.) Et maintenant messieurs, pardonnez moi de vous avoir tenus aussi longtemps pour en arriver à faire ce panégyrique qu'on trouve généralement assez ridicule dans la bouche d'un mari, mais dont je m'acquitte moi, comme vous le voyez,

sans aucune confusion... Mon cher avocat, quand vous voudrez être heureux, mariez-vous... et vous, mon cher Maxime, croyez-moi... faites-en autant. Allons, messieurs, je vous laisse, je vois qu'il est inutile d'attendre ma femme plus longtemps. (Il va pour sortir; se retournant.) Ah ! dites-moi, Maxime, je compte sur vous pour le buste de ma fille. (Il sort.)

SCÈNE X

HENRI, MAXIME, VALENTINE, sortant par la droite.

VALENTINE.

Monsieur Périer, votre bras?

MAXIME, s'élançant.

Valentine!

VALENTINE.

Je m'appelle la comtesse de Castelneuf, Maxime; j'ai pu l'oublier; à cette heure, je dois m'en souvenir. Adieu, nous ne nous reverrons jamais. (A Henri.) Partons !...

MAXIME.

Valentine! Valentine! vous ne partirez pas. (Valentine sort. Henri reste sur le seuil, barrant la porte du fond à Maxime) Henri ! laissez-moi passer !

HENRI.

Non.

MAXIME, avec rage.

Ah! prenez garde!

HENRI, froidement.

Vous êtes fou !

MAXIME.

Oui, je suis fou! Retirez-vous, ou je vous écrase contre cette porte, ou je vous frappe au visage ! (Il lève la main sur Henri.)

HENRI, lui saisissant le poignet.

Monsieur! dans une heure vous me rendrez compte de cette démence.

MAXIME.

Oui ! et je vous tuerai !

ACTE QUATRIÈME

Un cabinet de travail chez Henri Périer. Porte au fond, portes latérales, bibliothèque, bureau, casiers, canapé au premier plan et chaises, ameublement sévère.

SCÈNE PREMIÈRE

UN DOMESTIQUE, puis MAXIME et OCTAVE.

MAXIME, au domestique.

M. Périer est-il visible?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur ne peut recevoir en ce moment.

OCTAVE, bâillant.

Il dort peut-être encore? (A part.) et comme je comprends ça!... (Haut.) Il est si matin! (A part.) Je dois être vert tendre! Alors M. Périer n'est pas encore levé?

LE DOMESTIQUE.

Pardonnez-moi; monsieur est enfermé avec une personne qui est venue de bonne heure pour une affaire importante; si ces messieurs veulent attendre...

MAXIME.

C'est inutile, nous reviendrons dans une heure. (Il remonte.)

OCTAVE, au domestique.

Le temps d'aller contempler l'obélisque, un monument, mon cher, qui date de Bélus, grand-père de Sésostris... (A Maxime.) Mon ami, on ne saurait trop éclairer les masses!

MAXIME, au domestique.

Voici ma carte.

OCTAVE, de même.

Voici la mienne. (Il prend chacune des cartes et les plie.) Chacun notre corne, une par tête! (Le domestique sort.)

MAXIME, avec impatience.

Tu sais que je t'attends.

OCTAVE.

Voilà! C'est égal, nous commettons là, mon cher, une

énormité : nous sommes la partie provocante, et nous nous rendons chez la partie provoquée; ça n'est pas dans les règles! on ne doit se rencontrer que sur un terrain neutre.

MAXIME.

Mais je t'ai déjà dit que je voulais à tout prix le silence sur cette affaire. J'obtiendrai de M. Périer qu'il laisse ignorer à ses témoins les circonstances dans lesquelles...

OCTAVE, faisant le geste de donner un soufflet.

Tu lui as confirmé le plus touchant de tes arguments.

MAXIME.

Il ne faut pas que le nom de madame de Castelneuf puisse être prononcé dans tout ceci. As-tu compris?

OCTAVE.

Parbleu! Seulement, tu m'as fait lever diantrement de bonne heure. Et tout cela pour elle! Oh! Circé! Omphale! Dalila! Cléopâtre! Cléopâtre surtout, qui était blonde! Elle était blonde, tu sais, Cléopâtre! et une peau...! (Maxime sort par le fond, impatienté.) Antoine, ce faux général de cavalerie, la comparait aux pétales des roses de Carthage!... Tu ne m'écoutes pas? (S'apercevant que Maxime est sorti.) Tiens, il est parti! Maxime, attends-moi! (Il sort en courant.)

SCÈNE II

HENRI, MADEMOISELLE MOREL. Ils sortent de la chambre de gauche.

MADEMOISELLE MOREL, lui serrant les mains.

Oh! vous êtes bon, monsieur Henri!... Tenez, je l'ai toujours dit : vous êtes bon!

HENRI.

Mademoiselle...

MADEMOISELLE MOREL.

Pardonnez-moi si j'ai hésité à vous faire ma pénible confidence ; c'est que je sentais moi-même combien je suis indigne de votre bienveillance... Aussi, maintenant, je compte sur votre généreux appui, parce que, voyez-vous, monsieur Périer, comme je vous le disais : je suis la plus malheureuse des femmes! (Elle se met à pleurer.)

HENRI.

Calmez-vous!

MADEMOISELLE MOREL.

Me chasser après dix ans de soins affectueux, de tendre dévouement! Oh! j'en mourrai!

HENRI.

Voyons! Je vous ai promis de faire revenir le docteur sur sa décision.

MADEMOISELLE MOREL.

Hélas! mon bon monsieur Périer, vous ne savez pas combien on m'a noircie à ses yeux, vous ne savez pas...

HENRI, l'interrompant et lui prenant les mains.

Je sais que vous êtes une bonne mère.

MADEMOISELLE MOREL.

Oh! merci! C'est ce Maxime, mon cher monsieur Périer, qui m'a perdue dans l'esprit du docteur!

HENRI.

Maxime?

MADEMOISELLE MOREL.

C'est lui! le docteur me l'a avoué lui-même.

HENRI.

Et mon oncle a osé...

MADEMOISELLE MOREL.

Il ignorait que vous fussiez si bien instruit.

HENRI.

Eh bien! rassurez-vous, mademoiselle : j'ai reculé jusqu'à ce jour devant une explication pénible pour tous deux; à cette heure, je n'ai plus le droit d'hésiter. Les membres d'une famille sont solidaires les uns des autres. (Il remonte.)

MADEMOISELLE MOREL, l'arrêtant.

Encore un mot!

HENRI.

Vous voulez m'exprimer votre reconnaissance; n'en prenez pas le soin.

MADEMOISELLE MOREL.

Vous permettrez bien à une mère de vous bénir... et de vous faire une petite observation...

HENRI.

Laquelle?

MADEMOISELLE MOREL.

C'est qu'une explication entre vous et le docteur ne me paraît pas devoir amener le résultat que vous attendez.

HENRI.

Alors que dois-je faire?

MADEMOISELLE MOREL, bas et très-vite.

Éviter, au contraire, de voir votre oncle pendant quelque temps, et vous contenter de lui écrire... de lui écrire que s'il

me fallait renoncer aux affectueuses et douces habitudes contractées depuis dix ans, je mourrais de douleur. Il sera sensible à cette démarche pleine de discrétion de votre part; l'orgueil n'étouffera pas le cri de son cœur et je pourrai finir mes jours auprès du bon vieillard et lui fermer les yeux!

HENRI.

Votre désir sera rempli, mademoiselle, comptez sur moi. (Il va à son bureau. La porte du fond s'ouvre, Barreau paraît.)

MADEMOISELLE MOREL, à part.

Allons! monsieur Maxime, vous m'avez fait perdre la partie hier; mais aujourd'hui je viens de la gagner!

SCÈNE III

LES MÊMES, BARREAU du fond.

BARREAU.

Je vous dérange peut-être?

HENRI.

Pas le moins du monde.

MADEMOISELLE MOREL, à part.

Barreau! que vient-il faire?

BARREAU, à part.

Virginie ici? qu'est-ce que cela signifie?

HENRI, à Barreau.

Vous avez sans doute quelque chose...

BARREAU, l'interrompant.

A vous demander, ma foi, non, ou plutôt si, je viens vous demander en quoi je puis vous être agréable?

HENRI.

Vous! monsieur Barreau! à moi! je ne comprends pas.

BARREAU.

Dam! j'ai reçu hier soir cette lettre qui me priait de passer chez vous ce matin de bonne heure pour y recevoir une communication importante. (Il remet une lettre à Henri.) J'ai pensé qu'il s'agissait de vous ou... de moi, et me voici.

HENRI, lisant la lettre, à part.

L'écriture de mon oncle! c'est singulier!

BARREAU, à mademoiselle Morel.

Mademoiselle Morel, je vous présente mes compliments.

MADEMOISELLE MOREL.

Votre très-humble servante, monsieur Barreau.

LE DOCTEUR, se levant.

Nullement, messieurs; votre présence m'est indispensable.

BARREAU, s'asseyant à part.

J'ai eu tort de venir. Du reste, ça devait m'arriver, c'est la première fois que je me dérange dans l'intérêt de quelqu'un.

LE DOCTEUR, à Henri, s'asseyant sur le canapé.

Mon cher neveu, et vous, monsieur Barreau, vous n'ignorez pas qu'il a couru sur mademoiselle Morel certains bruits fâcheux.

BARREAU.

Il y a tant de mauvaises langues!

HENRI.

Que sans doute les calomnies les plus odieuses auront été colportées sur son compte.

LE DOCTEUR, étonné.

Des calomnies sur mademoiselle Morel! mais non! vous vous trompez.

HENRI.

C'est qu'avant tout, mon oncle, je dois vous prévenir que je connais à peu près toute la vérité et que j'ai appris non seulement à plaindre mademoiselle Morel, mais encore à l'estimer.

LE DOCTEUR.

A l'estimer! alors, mon cher Henri, dites-moi donc pourquoi vous avez jugé à propos de ne plus remettre les pieds chez moi depuis si longtemps.

HENRI.

A cet égard, permettez-moi de me taire.

LE DOCTEUR, se levant.

C'est donc moi qui parlerai: vous avez pensé que des affections nouvelles avaient remplacé dans mon cœur celle que je vous portais, vous m'avez cru capable de substituer aux liens de la famille je ne sais quel lien douteux et obscur qui devait un jour vous spolier de vos droits et vous arracher ma fortune. Voilà ce qui vous a tenu éloigné de moi et ce qui vous en écarterait encore, si je n'étais venu aujourd'hui provoquer une explication.

HENRI, avec indignation.

Quand je vous disais qu'il y avait là dedans quelque calomnie infâme; je ne me trompais pas!

LE DOCTEUR.

Henri !

BARREAU, à part, à mademoiselle Morel.

Le mieux est de ne pas les gêner davantage. (Ils se lèvent tous deux et font mine de s'éloigner.)

HENRI, les retenant.

A mon tour c'est moi qui vous retiens, vous entendrez ma réponse! (Au docteur.) Monsieur de Villiers, ce qui nous a séparés, ce n'est pas l'oubli de notre parenté ! vous étiez libre de placer vos affections selon votre cœur ! c'est encore moins la crainte de perdre un héritage que j'eusse rendu intact à qui de droit, même malgré vous !

MADEMOISELLE MOREL, à part.

Il eût tout donné à Julien ! ah ! pourquoi faut-il qu'on s'explique!

LE DOCTEUR.

Mais qu'est-ce donc alors?

HENRI.

Une mauvaise action !... On peut jusqu'à un certain point braver l'opinion du monde, on peut en dépit des lois sociales consacrer sa vie à une union illégitime et clandestine; mais on ne peut, à moins d'avoir perdu la plus simple notion de la morale et du devoir, décliner les conséquences qui peuvent en résulter. En un mot, monsieur de Villiers, on ne sème pas ses enfants au hasard ! on les reconnaît !

BARREAU, à part.

Ah! bigre !

LE DOCTEUR, prenant les mains de Henri avec émotion.

Merci, mon cher enfant, c'est tout ce que je voulais te faire dire.

BARREAU.

Hein? quoi?

HENRI, stupéfait.

Mon oncle!

MADEMOISELLE MOREL, à part.

Tout est perdu !

LE DOCTEUR, à Barreau.

Maintenant que vous êtes complètement édifié, cher monsieur Barreau, je pense que vous ne garderez pas plus longtemps l'anonyme et que vous comprenez désormais la nécessité de reprendre la responsabilité de vos œuvres.

BARREAU.

Mais permettez...

LE DOCTEUR.

Oui! oh! je sais que vous allez m'objecter la loi qui proscrit toute recherche en cette matière! moi je vous répondrai qu'ici l'honneur l'exige.

BARREAU, à part.

Ah! si il n'y avait que ça! mais il y a encore le Bavarois... (Haut avec une dignité affectée.) Messieurs, vous cacher plus longtemps ma résolution serait vous autoriser à douter de la pureté de mes sentiments. La nature a des droits imprescriptibles!... La voix de la conscience!... Le cri du Bavarois... (Se reprenant.) Le cri du cœur!... Les larmes d'une mère! bref, messieurs, (Prenant mademoiselle Morel par la main.) j'ai l'honneur de vous présenter madame Barreau.

HENRI.

Bien! très-bien!

LE DOCTEUR, à part.

Cela m'étonne! (Il lui tend la main.)

MADEMOISELLE MOREL, avec une vive émotion.

Moi! madame Barreau! Julien Barreau! ah! Casimir!

BARREAU, à demi-voix.

Oui! mais j'y mets une condition : vous ne m'appellerez jamais Casimir. (Il salue.) Au revoir, messieurs. (Il sort majestueusement avec mademoiselle Morel.)

LE DOCTEUR.

Monsieur Barreau, vous avez toute mon estime. (A part, le regardant s'éloigner.) Voilà une bonne action qui me semble de plus en plus suspecte!

SCÈNE V

LE DOCTEUR, HENRI.

HENRI, tendant les deux mains au docteur.

Est-ce que vous me pardonnerez, moi?

LE DOCTEUR, ouvrant les bras.

Viens d'abord m'embrasser, je te dirai ça ensuite. (Le tenant contre sa poitrine.) Ah! méchant enfant! il y a bien longtemps que je ne t'ai tenu ainsi. (Se dégageant.) Eh bien! si j'étais mort pendant ce temps-là?

HENRI.

Je vous aurais pleuré tout de même.

LE DOCTEUR.

Allons! ne parlons plus de cela. C'est fini. Parlons de nous. Ecoute! je suis encore solide! j'ai quelques années à

vivre, je veux que nous les passions ensemble. Pour commencer, je vais déménager. Je m'installerai chez toi! oh! il ne me faut pas beaucoup de place. Tu me donneras un salon, par exemple! pas pour moi, pour mes bêtes et mes plantes! et puis tu te meubleras un joli petit appartement tout à côté de mon cabinet de travail.

HENRI.

Pour vous?

LE DOCTEUR.

Non, pour une gentille petite femme que je te destine.

HENRI, *s'éloignant.*

C'est que... je ne veux pas me marier.

LE DOCTEUR.

Comment, tu ne veux pas!!.. ah çà! tu comptes vivre en parasite aussi, toi?

HENRI.

Mon oncle, plus tard, je ne dis pas...

LE DOCTEUR.

Chanson que tout cela! D'abord, j'ai arrangé la chose avec ta future, ainsi...

HENRI.

Mais je ne sais pas...

LE DOCTEUR.

Si elle te plaira? oh! oui! elle m'a dit hier que c'était déjà fait!

HENRI.

Ah! elle vous a dit?... attendez donc! mais hier, vous étiez à Montgeron.

LE DOCTEUR, *souriant.*

Tu brûles!...

HENRI.

C'est Renée! ah! mon oncle! (*Il le prend par la tête et l'embrasse.*)

LE DOCTEUR.

A la bonne heure! tu rattrapes le temps perdu! va! fais toutes les folies de la terre! valse avec une chaise, si tu veux; je ne t'en empêcherai pas et je te trouverai même très-raisonnable. Oui, tu l'épouseras! tu l'épouseras sur le pied de l'égalité la plus complète, entends-tu? car tu veux de l'égalité, toi! tu es socialiste! Eh bien! primo: je te donne la moitié de ma fortune tout de suite; *hic et nunc*, pour parler ton affreux langage. Secundo: il ne me suffit plus d'être ton oncle, je t'adopte; et comme je suis baron de Villiers, tu seras

baron à ton tour. Tu es socialiste! mais tu seras baron, et ta femme sera baronne. Qu'est-ce que tu as à répondre à tout cela?

HENRI.

Que vous êtes le meilleur des hommes! et que j'éprouve un grand remords!

LE DOCTEUR.

Lequel?

HENRI.

Celui d'avoir douté de vous!

LE DOCTEUR, s'asseyant.

Tais-toi! quand le ciel est bleu, il ne faut pas se souvenir qu'il y a eu de l'orage. Nous ne devons plus songer maintenant qu'à vivre heureux! nous en avons fini avec les méchants et les égoïstes; l'avenir est à nous! (Maxime et Octave paraissent sur le seuil de la porte du fond.)

HENRI, à part, les apercevant.

Pas encore! je l'avais oublié.

LE DOCTEUR, se retournant, à part.

Maxime!

SCÈNE VI

LES MÊMES, MAXIME, OCTAVE.

OCTAVE, à part.

Ah bien! l'oncle! nous tombons mal. (Au docteur, lui serrant la main.) Mon cher docteur.

HENRI, à Maxime.

Vous êtes déjà venus une première fois. Je vous demande pardon de ne vous avoir pas reçus. On a omis de me prévenir.

MAXIME.

Vous êtes tout excusé, monsieur, pourvu qu'à cette heure il nous soit permis de causer quelques instants.

HENRI, montrant des siéges.

Je suis à vos ordres.

MAXIME, à demi-voix.

Pardon! mais cet entretien doit être particulier.

HENRI, de même.

Je ne l'ignore pas, monsieur. (Au docteur.) Mon cher oncle, ces messieurs ont à m'entretenir d'une affaire....

LE DOCTEUR, l'interrompant.

Quelle affaire?

HENRI.

Qui leur est personnelle.

LE DOCTEUR.

Personnelle à vous trois! En ce cas, je reste; un de plus ou de moins ça ne signifie pas grand'chose.

MAXIME.

Docteur, permettez...

LE DOCTEUR.

Quoi? que pouvez-vous avoir à dire à mon neveu que je ne doive pas entendre?

OCTAVE, embarrassé.

Ah! dame! il y a des circonstances... des événements...

LE DOCTEUR.

Lesquels?

OCTAVE.

Lesquels? lesquels? sarpejeu! docteur, vous êtes prodigieusement curieux! nous venons offrir à votre neveu réparation d'une offense, là! êtes-vous content?

LE DOCTEUR.

Ah! et vous assistez Maxime, dans cette belle équipée? je vous fais mon compliment!

OCTAVE.

Je vous trouve charmant! si vous croyez que c'est pour mon plaisir! Il y a des services qu'on ne refuse pas : à quoi seraient bons les amis?

LE DOCTEUR.

S'ils ne vous aidaient pas à vous faire couper la gorge! vous avez raison! Maxime, est-ce vrai, ce que dit Octave?

MAXIME.

C'est la vérité.

LE DOCTEUR.

Eh bien! j'en suis fâché! ce duel n'aura pas lieu!

HENRI.

Mon oncle!

LE DOCTEUR.

Non, il n'aura pas lieu! tant que je serai vivant du moins!

MAXIME.

Mais je ne puis refuser la réparation qu'on me demande!

LE DOCTEUR.

Réparation de quoi? d'une folie que vous avez commise et qu'il vous pardonnerait sans doute si vous lui tendiez la main.

MAXIME.

Monsieur de Villiers!

LE DOCTEUR.

Ah! vous avez un bandeau sur les yeux, Maxime, car vous ne comprenez pas qu'il vous a peut-être épargné un remords pour toute votre vie. Je sais ce qui s'est passé hier. Cette nuit, au château de Montgeron, j'ai veillé une malade qui m'a tout raconté. La pauvre femme! elle était bien tourmentée! savez-vous ce que j'ai fait, moi? comme médecin, j'ai intimé l'ordre à son mari de l'emmener et de la faire voyager pendant six mois! Vous allez peut-être aussi m'en demander raison!

MAXIME, avec colère.

Elle est partie! Vous l'avez fait partir, dites-vous?

OCTAVE, à part.

Bon! il va prendre le télégraphe pour la rattraper!

LE DOCTEUR.

Eh bien! oui, après?

MAXIME, à Henri sourdement.

Après! Je vous attends, monsieur.

HENRI.

Je suis prêt.

LE DOCTEUR, arrêtant Maxime.

Ah! vous êtes décidés? soit! Seulement, Maxime, écoutez-moi. (Maxime revient et écoute.) Il y a deux jours, j'ai écrit à une bonne vieille femme de soixante-cinq ans qui habite près de Tours.

MAXIME.

Près de Tours....

LE DOCTEUR.

Oui, dans un village, au fond des bois. Vous voyez d'ici sa maison, presque une chaumière!... des briques rouges, des volets verts et des glycines violettes, la fleur des veuves, grimpant le long des murs....

MAXIME, revenant.

Et vous lui avez écrit?

LE DOCTEUR, avec émotion.

Que son enfant était malade, était bien malade! Qu'en prenant le pauvre égaré par la tête et l'appuyant contre sa poitrine, elle le ferait peut-être éclater en sanglots et le sauve-

rait sans doute!... La bonne vieille ne m'a pas répondu... le lendemain elle était arrivée.

MAXIME.

Elle?...

LE DOCTEUR.

Ses cheveux sont blancs comme les miens, Maxime! De grandes mèches d'argent sur un front pâle et ridé... elle a les yeux doux et bleus! Vous les rappelez-vous?

MAXIME, se laissant tomber sur une chaise.

Ma mère! ma mère! (Il se cache la figure dans ses mains.)

LE DOCTEUR.

Oh! c'est un beau spectacle que celui de la vieillesse quand elle porte l'empreinte d'une vie bien remplie!... dans chaque pli du visage, on lit un chagrin passé; chaque ligne creusée marque une épreuve, signifie résignation et dit à tous : respect! Quand je suis parti ce matin, elle a tendu vers moi ses deux mains tremblantes et amaigries, et remuant doucement sa tête affaiblie par l'âge, elle m'a dit : « Vous me le ramènerez, n'est-ce pas? » Deux grosses larmes coulaient le long de ses joues... et moi... je ne lui répondais pas... je m'essuyais les yeux...

OCTAVE, à part, au fond à droite.

Je ne suis pas tendre! Eh bien! ça me picote!

LE DOCTEUR.

Maintenant, Maxime, je ne vous retiens plus. Je retournerai seul à Villeneuve-Saint-Georges, et je dirai à la bonne vieille...

MAXIME, se levant et courant au docteur.

Que je suis avec vous, vous entendez? que je suis là, avec vous!...

LE DOCTEUR, lui saisissant la main.

Allons donc!

MAXIME, à Henri.

Henri, je vous fais toutes les excuses que mérite un homme tel que vous. J'ai eu tort! Voulez-vous me pardonner? (Il lui serre la main; au docteur.) Partons?

OCTAVE.

Ça ne fait pas mon compte! et le déjeuner traditionnel? (Le docteur prend sa canne et son chapeau, se dispose à sortir avec Maxime. Le domestique paraît.)

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le comte de Castelneuf.

MAXIME, s'arrêtant.

Lui !

OCTAVE, à part.

Aïe! nous ne sommes pas encore à table!

LE DOCTEUR, à Maxime.

Mon enfant, le comte de Castelneuf et vous, vous ne devez plus vous revoir. Entrez avec moi dans ce salon, nous attendrons qu'il soit parti.

MAXIME, hésitant.

Mais... docteur!...

LE DOCTEUR, l'entraînant.

Souvenez-vous de Villeneuve-Saint-Georges!

OCTAVE, les poussant tous les deux par la porte de gauche.

Et puis, j'ai une histoire palpitante à te raconter, tu sais bien, mon Bavarois, le banquier de Barreau? Eh bien! mon ami, il est mort cette nuit d'une indigestion! (Ils sortent tous trois, le comte paraît.)

SCÈNE VII

LE COMTE, HENRI.

LE COMTE.

Mon cher avocat, je ne vous dérange pas trop?

HENRI, avançant un fauteuil.

Une visite telle que la vôtre n'est jamais importune, monsieur le comte.

LE COMTE, s'asseyant.

Mille fois trop bon! Je craignais que vous ne fussiez déjà encombré de clients et qu'il ne me fût pas possible de vous demander quelques minutes d'attention sérieuse.

HENRI.

De toute façon, j'eusse été à vos ordres.

LE COMTE.

Vous êtes charmant! Et pour ne pas abuser de votre gracieux empressement, je commencerai sans autre préambule, si vous voulez bien me le permettre.

HENRI.

Je vous écoute.

LE COMTE, après un silence.

Mon cher monsieur Périer, il s'agit d'un point de droit.

HENRI, *avec un soupir de satisfaction.*

Que vous voulez me soumettre ?

LE COMTE.

Oui! que je veux vous soumettre, comme vous le dites si bien. Depuis trois ans que vous êtes mon conseil, vous m'avez fait apprécier la profonde connaissance que vous avez des lois, et je serais bien aise que vous me fixassiez vous-même sur une question assez délicate.

HENRI.

Voyons la question.

LE COMTE.

La voici. (*Après une pause.*) Un homme a-t-il le droit de tuer l'amant de sa femme?

HENRI, *se levant stupéfait.*

Monsieur le comte ?

LE COMTE, *froidement.*

Vous n'avez pas compris ? Je vous demande : Un homme a-t-il le droit de tuer l'amant de sa femme ?

HENRI.

Je ne comprends pas davantage.

LE COMTE.

En ce cas, je vais préciser. Un homme qui surprend un autre homme aux pieds de sa femme, a-t-il le droit de se venger ?

HENRI.

Par un meurtre ?

LE COMTE.

Par un assassinat, si vous le préférez ; je ne chicane pas sur les mots.

HENRI.

Et c'est là ce que vous voulez savoir ?

LE COMTE.

Oui. Seriez-vous embarrassé pour me répondre ?

HENRI, *gravement.*

Nullement, monsieur ; à votre question nettement posée, je ferai une réponse catégorique : Dans aucun cas, un homme n'a le droit de tuer un autre homme, et jamais la loi n'a autorisé le meurtre... parfois seulement, elle l'excuse !

LE COMTE.

Ce qui est une sanction tacite! Entre l'excuse et le droit, il n'y a donc qu'une nuance !

HENRI.

Une nuance qui laisse à l'honneur, cette loi suprême, le devoir d'intervenir et de flétrir les actes que la justice ne peut atteindre.

LE COMTE.

Que voulez-vous dire par là ?

HENRI, indigné.

Qu'un homme qui peut tenir une épée, ne frappe jamais en traître, même son plus mortel ennemi !

LE COMTE, se levant.

Ah! le duel! je vous vois venir! Vous offrez le duel comme compensation au mari outragé. Parbleu! vous me proposez là une singulière sottise! Ainsi, moi!... supposons que moi je sois l'époux bafoué... vous m'engagez, comme moyen terme d'une vengeance anodine et problématique, à risquer ma vie, à laisser des chances d'impunité aux coupables, enfin, à toucher l'épée d'un misérable... (On voit s'agiter violemment la porte de gauche.) qui a pu tous les jours me serrer la main sans se troubler, et qui s'est glissé furtivement dans ma maison pour me dérober mon honneur jusque-là intact!... Ah! ah! voilà qui est plaisant!... (Henri a été vivement, pendant ces derniers mots, pousser le verrou à gauche.) Tiens, vous poussez le verrou.

HENRI, revenant.

Afin que personne ne nous dérange au milieu d'une si étrange discussion.

LE COMTE.

Quoi de plus naturel cependant! nous commentons le code pénal, vous en jurisconsulte et moi en... amateur.

HENRI.

A mon tour; voulez-vous me permettre une question?

LE COMTE.

Faites.

HENRI.

Pourquoi avez-vous abordé ce sujet ?

LE COMTE.

Pourquoi? Ah! vous voulez savoir?... Eh bien, je vais vous le dire... Hier, je suis allé chez M. Roland... je croyais y retrouver ma femme, mais personne ne l'avait vue!... pas même vous!

HENRI, troublé.

En effet... je...

LE COMTE.

Et cependant elle y était.

HENRI.

Monsieur le comte, je vous jure...

LE COMTE.

Monsieur Périer, vous mentez !

HENRI, avec violence.

Moi ! je...

LE COMTE.

Vous mentez !... (Il sort de sa poche un mouchoir et le lui montre.) Voici un mouchoir marqué d'un C, surmonté d'une couronne de comtesse; il a été laissé sur un fauteuil, par madame de Castelneuf... (Henri se laisse tomber accablé sur une chaise.) Vous n'avez plus rien à ajouter !... Alors, au revoir, notre discussion est finie... et je sais ce que je voulais savoir. (Il sort.)

SCÈNE VIII

HENRI, LE DOCTEUR, MAXIME, OCTAVE.

HENRI se lève précipitamment, va à la porte où est sorti le comte, puis il s'arrête et revient vers la porte de gauche dont il tire le verrou. A Maxime.

Il a raison, j'ai menti !

OCTAVE, à Maxime.

Maxime ! où vas-tu ?

MAXIME.

Laissez-moi ! à cette heure je suis dégagé de ma promesse ! adieu ! (Il sort.)

OCTAVE, au docteur.

Docteur !... vous ne le retenez pas ?...

LE DOCTEUR.

Oh ! qu'il parte ! rien ne peut plus le sauver !.. l'insensé ne se souvient même pas de sa mère !

ACTE CINQUIÈME

La chambre à coucher de Valentine. — A droite, au premier plan, un canapé et un petit guéridon tout auprès sur lequel il y a une lampe, un verre et une carafe d'eau. — Cheminée à gauche, premier plan. — A gauche, deuxième plan, une grande fenêtre ouvrant sur le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DOCTEUR, VALENTINE, MADEMOISELLE DE KERKERADEC, ANTOINE.

(Au lever du rideau, Valentine est étendue immobile sur un lit-canapé, le docteur lui tient le bras et compte les pulsations. — Au fond, près de la porte, mademoiselle de Kerkeradec assise dans une grande bergère, Antoine devant elle.)

MADEMOISELLE DE KERKERADEC, à demi-voix.

Tu as bien compris?

ANTOINE, même jeu.

Oui, mademoiselle, mais...

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Tu n'auras pas tes rhumatismes, cette nuit!...

ANTOINE, secouant la tête.

Hum!... Je n'aurai pas... cela ne se fait pas comme cela!

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

On fait ce qu'on veut... J'ai dit à mes douleurs de me laisser tranquille... Eh bien! elles partiront jusqu'à demain.

ANTOINE, soupirant.

Ah! il faut bien que ce soit pour vous, ma vieille maitresse, que j'ai appris à servir tout enfant dans notre pauvre Bretagne qu'ils abîment...

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Assez!... Si ce que tu sais arrive, tu viendras me prévenir, tu m'entends... va.

ANTOINE, sortant.

Oui, mademoiselle! (Il sort par le fond.)

SCÈNE II

LES MÊMES, moins ANTOINE.

MADEMOISELLE DE KERKERADEC, au docteur.

Eh bien ?

LE DOCTEUR, derrière le canapé.

Il y a du mieux.

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Bon !

LE DOCTEUR.

La fatigue l'a vaincue, elle dort... le sommeil achèvera de la calmer, mais elle a encore une grande fièvre.

MADEMOISELLE DE KERKERADEC, froidement.

Les Parisiennes ne meurent pas pour ça.

LE DOCTEUR, près de mademoiselle de Kerkeradec.

Je réponds de tout.

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Et l'autre ?

LE DOCTEUR.

Je vous l'ai dit... Je l'ai vu ce soir chez lui... il pleurait à chaudes larmes...

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Lui ! un homme !

LE DOCTEUR.

J'ai profité de son état de prostration pour reprendre...

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Les lettres... donnez... merci !

LE DOCTEUR, lui donnant des lettres.

J'espère qu'Octave réussira demain à l'arracher de Paris.

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Tant mieux pour lui !

LE DOCTEUR.

A Paris, il tomberait malade!

MADEMOISELLE DE KERKERADEC, froide.

A Montgeron aussi. (Montrant la table.) Donnez-moi une cuillerée de ma potion, je souffre plus que d'ordinaire.

LE DOCTEUR, (Il va à la cheminée prendre un flacon, et lui fait avaler une cuillerée de la potion.

Soit ! mais prenez garde, c'est un poison terrible que je vous fais prendre, il n'y a même que vous à qui j'ose admi-

nistrer des remèdes aussi violents. Vous avez beau y être habituée depuis longtemps, une cuillerée de trop pourrait vous tuer. Vous n'en prendrez plus jusqu'à demain... vous m'entendez. (Il porte le flacon sur la cheminée.)

MADEMOISELLE DE KERKERADEC, lui montrant le canapé.

Elle a fait un mouvement! elle ne va pas tarder à se réveiller, ramenez-moi dans ma chambre.

LE DOCTEUR.

Pourquoi cela ?

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Il ne faut pas contrarier les malades... Valentine ne m'aime pas... ma figure en ce moment pourrait l'effrayer.

LE DOCTEUR.

Oh!...

MADEMOISELLE DE KERKERADEC.

Si! Elle ne m'a jamais comprise!... personne ne me comprend. (Se levant droite et allant à la fenêtre par où elle regarde.) Ah! si, il y a Antoine! (Elle rentre debout chez elle, se retournant vers le docteur.) Je veille d'ici. (Elle sort par le fond.)

LE DOCTEUR, la regardant sortir.

Singulière nature! Voici vingt ans qu'elle souffre... mais sa volonté est de fer!

SCÈNE III

LE DOCTEUR, VALENTINE.

VALENTINE, s'éveillant.

Ah! docteur... je...

LE DOCTEUR.

Chut ! du calme !

VALENTINE.

Mais...

LE DOCTEUR.

Reposez-vous... et vous sortirez demain.

VALENTINE.

Mon mari ?...

LE DOCTEUR, vivement.

Il est venu durant votre sommeil.

VALENTINE.

Ah! il est venu!...

LE DOCTEUR.

Et il vous a embrassée au front.

VALENTINE, joyeuse.

Ah!

LE DOCTEUR, à part.

J'ai menti! ça rentre dans le traitement.

VALENTINE.

Vous me quittez, docteur?

LE DOCTEUR.

Je reviens bientôt, tâchez de vous rendormir, et surtout ne pensez pas. (Il sort par le fond.)

SCÈNE IV

VALENTINE, seule.

Ne pensez pas!... Eh! le puis-je? Mon mari est venu tout à l'heure et il m'a embrassée pendant mon sommeil; il m'aime encore... et moi?... Oh! je l'aimerai aussi, il le faut! C'est du suprême danger que j'ai couru, que Dieu fera naître mon salut! Ce gouffre où me poussait la passion, je le regarde en face à cette heure! L'espérance est revenue! le devoir reprend ses droits... je pourrai de nouveau marcher la tête haute et le front calme... une vie nouvelle commence, l'avenir s'ouvre devant moi. Je suis sauvée! — (Le comte paraît, elle s'avance vers lui, le sourire sur les lèvres.

SCÈNE V

VALENTINE, LE COMTE.

LE COMTE.

Est-ce ma vue, madame la comtesse, qui vous fait ce visage rayonnant?

VALENTINE.

Cela vous étonne?

LE COMTE.

Peut-être...

VALENTINE, appuyée près de la table.

Oh! ce n'est pas bien de dire cela... Oui, je suis heureuse, de vous voir... Je me sens mieux... très-bien même : le mal est dompté. J'ai des idées calmes et riantes... ne me gâtez pas mon bonheur!

LE COMTE.

Votre bonheur!... et j'y suis pour quelque chose?

VALENTINE.

Vous en doutez?

LE COMTE ; il va prendre une chaise au fond et s'assied, ainsi que Valentine.

Non, puisque vous me le dites, et je suis aise à mon tour de vous trouver dans ces heureuses dispositions... Vous avez des idées riantes, dites-vous?... tant mieux, elles éclaireront peut-être les miennes, que certaines ombres envahissent malgré moi.

VALENTINE.

Pourquoi donc ?

LE COMTE.

Pourquoi?... Je ne devrais pas... je ne devrais plus vous le dire!... car l'expression si franche, si radieuse de votre visage m'a complétement rassuré... Figurez-vous, ma chère Valentine, que j'étais assez faible pour me laisser attrister par... des propos absurdes et odieux... Ah! la conduite la plus pure n'en est pas garantie... On a dit, on a osé dire que M. Maxime, notre ami... était votre amant!

VALENTINE, se levant.

Oh ! et vous avez pu croire...

LE COMTE.

Non, puisque je viens franchement vers vous...

VALENTINE.

Cependant, vous avez eu des soupçons !

LE COMTE, d'un ton ambigu.

Des soupçons! moi! sur vous ! la sincérité n'éclate-t-elle pas sur ce front, dans ces yeux, sur tous vos traits! Des soupçons! mais si j'avais été assez malheureux pour en concevoir, ne suffirait-il pas d'un mot de votre bouche pour les faire évanouir... Tenez, on a dit que M. Maxime était votre amant, eh bien, moi, je vous demande tout simplement : est-ce vrai ?

VALENTINE, avec indignation.

Oh ! monsieur!

LE COMTE, pénétrant.

On a ajouté que vous aviez été chez lui : Y avez-vous été ?

VALENTINE, vivement.

Non, monsieur, non... et je vous jure que si j'ai pu vous déplaire en quelque chose, vous n'aurez plus jamais aucun reproche à me faire ; je jure...

LE COMTE.

Madame la comtesse, vous rappelez-vous les touchantes amours de Saint-Mégrin et de la duchesse de Guise ?... Dites ?

VALENTINE.

Pourquoi me demandez-vous cela ?

LE COMTE, ironiquement.

Rassurez-vous, je n'ai pas de gantelet de fer !...

VALENTINE.

Quel rapport y a-t-il ?

LE COMTE.

Entre vous et la duchesse de Guise ?... un très-grand, madame la comtesse; car, comme la duchesse de Guise, vous aussi vous avez laissé votre mouchoir chez votre amant !

VALENTINE.

Monsieur, non !

LE COMTE.

Vous le niez ! (Il lui montre le mouchoir qu'il a pris chez Maxime.)

VALENTINE, avec effroi.

Oh ! mon Dieu, mon Dieu !... Eh ! bien, oui... tenez, je vais tout vous avouer... Oui, j'ai été chez M. Roland !

LE COMTE.

Ah !

VALENTINE.

Mais j'en suis sortie pure, je vous l'atteste... monsieur, je vous dis la vérité... des souvenirs dangereux évoqués par lui... un sentiment... qui n'est plus... que je désavoue, monsieur !... Oh ! oui, ne doutez pas, croyez-moi, je ne suis pas coupable !...

LE COMTE.

Ah ! vous descendez jusqu'au mensonge.

VALENTINE.

Non, oh! non, je ne mens pas.

LE COMTE.

Comment voulez-vous que je vous croie? vous juriez aussi tout à l'heure que vous n'aviez pas été chez cet homme !

VALENTINE.

Puisque je l'avoue !

LE COMTE.

Devant une preuve accablante! Mais vous juriez le contraire...

VALENTINE.

Monsieur, j'ai été chez lui, c'est vrai; tenez! vous voulez que je vous dise tout ? Je l'ai aimé ! j'ai cru l'aimer encore!... Vous voyez bien que je dis tout... mais le danger que j'ai couru m'a rendu la raison... Je vous le jure, je ne suis pas coupable, et je suis sûre de moi maintenant!

LE COMTE.

Vous avez sur ce point un grand avantage, madame, je ne puis pas vous prouver le contraire.

VALENTINE.

Oh! oui, vous avez raison, mais pourtant je suis sincère... je vous dis la vérité.

LE COMTE.

Je ne vous crois pas.

VALENTINE.

Par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde !...

LE COMTE.

Finissons! Je ne vous crois pas et vous sentez bien vous-même que je ne puis pas vous croire!... Il ne peut plus y avoir rien de commun entre nous. Demain, je pars, j'emmène ma fille... Adieu! Je ne vous connais plus...

VALENTINE.

Monsieur!... (Le comte sort par la droite. Valentine revient accablée.)

SCÈNE VI

VALENTINE, seule.

Tout est fini! ah! je suis bien perdue! Il ne peut plus me croire, j'ai menti!... Malheureuse que je suis... j'ai menti croyant me sauver, et voilà que mon mensonge me terrasse et me tue!... ah! que n'en suis-je morte à ses pieds!... (Un silence pendant lequel elle tient sa figure dans les mains. Tout à coup elle relève la tête.) Mourir!... oui!... mais comment mourir?... (Elle s'avance lentement vers la croisée et s'appuie au balcon.) Quel silence! la belle nuit! Tant de troubles dans mon âme et tant de sérénité dans la nature! Elle poursuit son cours imperturbable, indifférente et paisible au-dessus de nos agitations. (Se regardant dans la glace au-dessus de la cheminée.) Comme je suis pâle, n'ai-je pas l'air d'une morte déjà? (Apercevant le flacon.) Ah! ce flacon, je le reconnais, c'est celui!... (Le repoussant.) Ah! j'ai peur! mon Dieu, pardonnez-moi cette horrible pensée... Le suicide est un crime!... mais avoir mis à jamais dans le cœur de mon mari l'abominable pensée de son déshonneur et de mon infamie, n'est-ce pas un crime aussi?... Et si ma mort peut seule le faire croire à la vérité... ne

dois-je pas mourir? On ne ment pas à cette heure terrible!... (*Elle regarde autour d'elle.*) oh! oui, terrible!... (*Elle s'assied près de la table de droite.*) La main qui a posé là la mort n'a été qu'un instrument du destin!... (*Elle va à un petit bureau et écrit avec agitation. Musique douce à l'orchestre.*) « Monsieur, je ne suis pas coupable, votre honneur est hors » de toute atteinte, pour que vous ne doutiez pas de mes pa- » roles, je les scelle de ma vie; je meurs!... » (*Musique en sourdine à l'orchestre; elle se lève, revient à la cheminée et va pour prendre le flacon; elle chancelle, s'asseoit et fond en larmes, puis elle se relève, résolue, mais non convulsive, prend le flacon avec formeté, boit simplement et repose le flacon sur la cheminée.*) Le docteur a dit que ce poison tuait vite... vais-je souffrir? Mon Dieu, pardonnez-moi... ayez pitié de moi... mon Dieu... je... je... (*Faiblement.*) Ah!... (*Elle s'affaisse sur le canapé de droite.*) Je ne vois plus... (*Avec un cri.*) Ah!!... (*Et presque tout de suite avec un soupir éteint.*) Ah!!! (*Elle meurt et reste étendue naturellement sur le canapé; la lettre qu'elle a écrite est tombée à terre.*)

SCÈNE VII

VALENTINE, MAXIME.

(*Maxime est entré avec précaution par la fenêtre et regarde autour de lui; il aperçoit Valentine couchée sur le divan. La nuit est presque complète, la lune éclaire vivement le balcon.*)

MAXIME, *à voix basse.*

Valentine!... c'est moi! ne craignez rien!... j'ai passé par-dessus le mur du parc... personne ne m'a vu! Pour attendre la nuit, je me suis caché près de la charmille où vous allez vous reposer si souvent... j'espérais que vous y viendriez peut-être... (*Il s'approche.*) Valentine, pourquoi garder le silence? A cette heure, je ne puis plus vivre sans votre amour!.. Partons! fuyons loin! bien loin! C'est pour vous sauver que je suis venu! Valentine, ayez pitié de moi!... (*Il se jette à genoux devant le canapé; se relevant.*) Rien! vos yeux, à demi fermés, ne daignent pas même se lever sur moi! Je vous ai fait bien souffrir... Oh!.. pardonnez-moi! je vous aime! je vous aime! (*Lui prenant les mains.*) Mais ses mains sont glacées. (*Il lève la lumière de la lampe.*) Comme ses traits sont altérés. (*Criant.*) Valentine! un mot par grâce!... Mon Dieu! mais... (*Poussant un cri.*) Ah!... (*Il se recule épouvanté appelant et courant dans la chambre.*) Quelqu'un! du secours! (*Il court à la fenêtre et crie :*) Du secours! du secours!... (*Un coup de feu part, lorsque Maxime est au balcon; il tombe avec un cri sur l'angle du balcon.*)